

Un univers féminin: La case-cuisine

*M. Pierre Ayamine-Anguilet**

Résumé: Dans la plupart des villages gabonais, le local qui sert de cuisine n'est pas constitué d'une pièce incorporée dans la maison principale dite d'habitation ou dortoir. Elle est séparée de la grande maison par un espace, *igala nyogwirina*. Ce bâtiment est diversement situé, parfois il est dans le même alignement que la grande maison; le plus souvent il est situé immédiatement derrière. La case-cuisine est un espace intime et de nature privée. Malgré ce caractère féminin, et en rapport avec le rôle capital de la femme, elle devient un espace social, culturel et économique. La cuisine, entendue comme espace vital, c'est du coup priver, ceux-ci de leurs unités économiques donc de leur poumon, tant le rôle économique de la cuisine est prépondérant. Sur le plan culturel et intellectuel, la cuisine a inspiré des proverbes qui traduisent certaines attitudes compatibles ou non avec la vie conjugale singulièrement et sociale en général. Les principes qui régissent la vie de la femme dans sa case-cuisine sont nombreux et divers. Il y a des recommandations simples aux prescriptions qui revêtent un caractère sacré. Des règles de bienséance et de convivialité en passant par les principes moraux et mystiques ont abouti à une caractéristique qui donne à la case-cuisine une nature complexe. Elle se révèle être un espace social dont le rôle ne se mesure qu'aux configurations qu'elle laisse apparaître, tant sur le plan strictement social qu'au plan culturel et idéologique, elle est entre autres, un espace de droit.

Mots-clés: case-cuisine, espace vital, zone rural, Gabon.

INTRODUCTION

L'habitat rural est constitué par des unités structurelles dont les principales sont la maison principale qui contient les chambres à coucher, généralement on y entre que pour dormir. Dans la journée pour prendre quelque chose. On y prend les repas et on y reçoit les hôtes.

* Département d'Anthropologie. Université Omar Bongo, Gabon.

Cette maison ne se distingue pas toujours par ses dimensions. De façon générale les dimensions restreintes ne donnent pas le sentiment de surcharge quel que soit le nombre d'occupants, comme en ville où l'on se sent les uns sur les autres lorsque la maison est petite. Car elle est supplée, la journée dans son utilisation et ses fonctions par d'autres espaces que l'on ne trouve pas en ville, ce sont par exemple le hangar *Esaka* ou *Ebanza* ou corps de garde et par la case-cuisine.

C'est dans ces cadres bâtis que se délestent certaines activités et quelques fonctions de l'unité principale de l'habitat. L'*esaka* est l'espace des hommes, univers masculin par excellence. L'*esaka* est le lieu où les hommes passent la plus grande partie de leur temps. Il est à la fois un espace de repos et de travail: Certaines activités artisanales y sont menées. Ils font mutuellement ici le point de la journée, y prennent leurs repas et ils reçoivent les étrangers. Les femmes n'y ont accès que pour porter les repas ou assister à une séance de règlement de litiges ou au cours des cérémonies qui requièrent leur présence, car *esaka* dans ses multiples rôles est aussi bien espace religieux que judiciaire.

En dehors de ces cas, les femmes ne séjournent pas dans l'*esaka* car à l'instar de celui-ci, la femme à sa maison *Nagwanto* devenu *Kisini*. La case-cuisine espace féminin et certainement l'unité structurelle du la plus significative et la plus importante des établissements humaines des zones rurales. Elle est le lieu de concentration de la vie dans le village. Elle est la structure la plus complexe au regard de ses fonctions. Avec ses éléments structurels, la case-cuisine induit un ensemble de relations qui cristallisent la vie. Elle est le reflet de la société dans l'univers social circonscrit par le village.

Le texte qui va suivre est le résultat partiel d'enquêtes menées auprès de plusieurs groupes ethniques dans les provinces de l'Estuaire, de l'Ogooué Maritime, l'Ogooué Ivindo, Woleu-Ntem, Ngounié, etc... Nous avons voulu nous appesantir sur la nature de cet espace et sur les multiples relations qui s'y établissent. Le rôle et la place de la case-cuisine exigent une lecture plurielle: des rapports entre les hommes et les femmes, des femmes entre elles et entre celles-ci et leur progéniture. Ces différents types de relations tout en mettant en relief les statuts sociaux s'inscrivent dans un univers de représentations.

EMPLACEMENT

Dans la plupart des villages gabonais, le local qui sert de cuisine n'est pas constitué d'une pièce incorporée dans la maison principale dite d'habitation ou dortoir.

La cuisine est une case spécifique séparée de la grande maison par un espace, *igala nyogwirina* dont les dimensions varient entre trois et cinq mètres. Ce bâtiment est diversement situé, parfois il est dans le même alignement que la grande maison; le plus souvent il est situé immédiatement derrière.

D'une manière générale, la disposition et l'emplacement de la case-cuisine sont définis par un double souci: celui des commodités fonctionnelles et celui relatif au problème de sécurité. En effet, par le passé les villages étaient souvent objet d'attaques armées inopinées ou de razzias dont les femmes et les enfants constituaient les cibles privilégiées et les principales victimes. Aussi, une case-cuisine placée derrière et trop éloignée des centres de concentration des autres femmes et des hommes augmentait les risques et réduisait le potentiel de vigilance. C'est pourquoi dans certaines zones les cases cuisines étaient érigées dans le prolongement de la grande maison. (Avec une variante: des cases-cuisines dont l'unique entrée, est en face de celle de la porte principale de celle-ci). Cette disposition est rencontrée dans certains villages construits le long des routes par rapport auxquelles la maison est construite perpendiculairement ou parallèlement. Cette exigence de sécurité explique parfois l'absence de porte qui donne derrière la case-cuisine. Car ici, on peut s'introduire dans la case cuisine plus facilement, en trompant la vigilance. Par l'avant la surveillance s'exerce plus facilement de par la position des autres unités d'habitation. Et lorsqu'il y a alerte, c'est vers les hommes, ou en direction de la cour principale du village que l'on s'élance; bien que le plus souvent les jardins de cuisine servent de refuge, notamment, pendant la guerre ou les batailles. Le fumier et l'*ombola* constituent un tout où s'abritent femmes et enfants.

Néanmoins les justifications sont nombreuses, car la case-cuisine doit garantir par sa position la discrétion qu'on exige des femmes. Cette exigence est parfois incompatible avec une case-cuisine placée dans le prolongement de la maison principale et dont la porte donnerait directement dans la grande cour centrale du village et qui est un espace réservé principalement aux hommes. Mais les prescriptions liées au comportement de la femme varient selon les localités et les groupes ethniques. De nos jours ces cas de cuisine sans issue à

l'arrière, sont devenues rares tant les attaques ont disparu. On s'accommodait de cette situation pour ces raisons, mais elle rendait la case-cuisine moins fonctionnelle par la contrainte qu'elle imposait. Les usagers devaient systématiquement passer par devant et refaire le tour pour aller jeter les ordures au fumier situé derrière elle. D'autre part, les mêmes raisons de sécurité étaient compatibles avec l'existence de nombreuses issues. En effet en cas d'alerte-incendie, reptile inopiné – il était nécessaire de créer les conditions d'évacuation; surtout lorsque la population est importante, les allées et venues aux heures d'intenses activités, on ne pouvait se contenter d'une seule issue à l'avant, ce qui rendait l'exploitation de l'espace inconfortable et gênerait sa fonctionnalité.

Pour certains la case-cuisine se plaçait dans le même alignement que la grande maison. C'est une évolution qui amène la cuisine derrière pour des raisons de discrétion. Elle a été favorisée par la disparition des rapt des femmes et des attaques inopinées. Ici on affirme que le danger vient de devant, on était donc plus sûrs de l'arrière. Quand la case de l'un est attaquée, le voisin était immédiatement au courant et pouvait intervenir aussitôt sans être obligé de faire le tour.

Les querelles entre conjoints se passaient dans la cuisine qui, placée derrière, offrait plus de discrétion, la dispute pouvait passer inaperçue.

Cette forme est rare. Cependant dans certaines agglomérations villageoises issues des regroupements de villages, les dispositions ont changé et l'on rencontre parfois des cases-cuisines qui tournent le dos à la cours centrale, aussi n'ont-elles pas de porte arrière, faussant ainsi les règles urbanistiques endogènes. La cuisine dans sa structure générale dispose toujours d'une sortie à l'arrière à cause de la proximité du fumier et des commodités qu'il contient.

La nature même des rapports conjugaux, influence souvent le choix de l'emplacement de la structure. En effet, en dehors des raisons de sécurité, d'autres explications peuvent être trouvées qui en sont un corollaire.

La sécurité dans ce contexte n'est pas seulement de nature militaire, mais aussi d'essence sentimentale. En effet, la femme est le bien que l'on ne veut pas partager, d'où les sentiments possessifs très vifs qui se traduisent par une expression de jalousie. Ainsi, on estime qu'une case-cuisine qui soit placée dans une position de laquelle, on peut contrôler les mouvements de la cuisine

de sa ou ses épouses, est préférable. Espace intime réservé aux femmes les allées et venues des personnes étrangères doivent être soumises à contrôle, lorsqu'elles ne sont pas purement et simplement prohibées.

Dans ces conditions, l'emplacement de la case cuisine, doit permettre de répondre aux exigences d'une double surveillance qui garantisse contre les agressions de tous genres. Lesquelles s'expliquent en termes de rapt, mais aussi des autres que les femmes peuvent subir de la part des <<prédateurs>> du village ou de passage. Dans le contexte actuel, c'est soit l'habitude qui prévaut eu égard à la disparition des razzias, soit la surveillance des épouses et cette préoccupation peut être dans une certaine mesure et de loin, un critère non négligeable, dans la position de la case-cuisine.

EDIFICATION DE LA CASE-CUISINE

Les sociétés traditionnelles obéissent à un certain nombre de principes notamment celui relatif à la division du travail. Le travail se répartit sur une base sexuelle qui détermine des tâches réservées aux femmes et celles dévolues aux hommes dont la principale est également un devoir qui honore ceux-ci, c'est celle qui se rapportent à l'édification immobilière. Le travail de construction revient à l'homme; s'il veut prendre épouse, il doit d'abord construire sa maison. Elle consacre sa valeur, sa maturité et rassure les parents quant aux promesses d'un minimum de conditions de vie confortable pour leur fille

C'est donc le mari qui construit une case cuisine pour sa ou ses épouses. C'est un déshonneur pour l'homme dont la femme n'a pas de case-cuisine. La femme n'a pas de considération auprès de ses consœurs, si elle est obligée de s'abriter dans les conditions précaires pour cuire les aliments, faute par le mari de ne lui avoir pas construit une case-cuisine décente. L'enfant (fils) dont la mère est célibataire ou veuve, a l'obligation d'en édifier une pour elle. Dans certaines conditions de mésentente entre la mère et ses brus, ou entre les co-épouses, le mari est en devoir de construire plus d'une case-cuisine.

La case-cuisine doit être spacieuse pour contenir les occupants et les éléments mobiliers et répondre aux diverses sollicitations dont cet espace fait l'objet. Elle est donc proportionnelle en superficie, à la population qui y vit ou appeler à y vivre. Le polygame et le prolifique devra construire une grande

cuisine qui puisse contenir dans les conditions de confort requises ses femmes, ses enfants et éventuellement sa mère et les personnes de passage qui pourront y vivre au cours des visites plus ou moins prolongées. Aussi, est-il fréquent, chez les Fang notamment, de trouver des cases cuisines dont les dimensions sont nettement supérieures à celles de la maison principale.

STRUCTURE

La morphologie

La cuisine est une case de forme carrée, rectangulaire ou ronde, quoi que cette dernière devient rare ou a presque disparu. On l'observe encore dans les campements pygmées où elle est la structure la plus courante sinon exclusive.

Le toit est à double versant; des cloisons ferment les quatre côtés de bas en haut, il n'y a pas de fenêtre hormis les portes qui sont, selon l'envergure, de la case au nombre de une deux ou trois. Les cases-cuisines sont construites en matériaux locaux et en fonction des produits qu'offrent les écosystèmes. Les plus courants sont constitués par le torchis, le pisée, les écorces et la paille.

La structure interne

D'une manière générale, la case-cuisine est un bâtiment sans séparation interne. Cependant on rencontre parfois des situations où la case-cuisine et la maison pour dormir sont jumelées, une cloison la sépare en deux compartiments dont l'un sert de cuisine et l'autre de chambre à coucher. Cette situation est celle de jeunes couples sans enfants ou qui n'en ont qu'un. Les personnes âgées aussi vivent dans ces conditions, mais elles constituent, sauf pour ces dernières, une solution provisoire.

La case-cuisine est structurée autour de quartiers ordonnés qui en fait un espace hiérarchisé. Les quartiers de la belle-mère ou de la première épouse sont les plus importants. Elles occupent en priorité les coins situés le plus près du fumier à partir duquel se fait la répartition, et ceux des autres épouses selon la chronologie des mariages. L'épouse du frère aîné a un statut plus élevé que celle du cadet lorsqu'elles sont dans la même cuisine. Chaque zone est matérialisée par un feu et un lit ou deux chez les Fang. Outre le foyer, la cuisine

comporte des coins matérialisés ou non par des cloisons. Ce sont des compartiments où chacune range ses réserves (produits alimentaires, bois, eau, et autres outils).

Les dépendances

La cuisine a ses dépendances qui font partie intégrante de l'univers spatial de la femme. Elles élargissent le champs d'opérations de la cuisine. Ce sont tous les lieux aménagés à l'extérieur et où se déroule une bonne partie de ses activités quotidiennes ou périodiques.

A proximité ou à une bonne distance de la case-cuisine, les femmes s'aménagent des espaces de travail spécifiques. Ces lieux n'incluent pas les plantations et les zones de forêt, les rivières et les marigots même si ces endroits peuvent se situer en forêt ou au bord des plans et cours d'eau.

Les espaces ainsi aménagés sont déterminés par les activités qui s'y déroulent et qui sont en rapport avec le travail féminin. Nous les définissons comme des annexes ou des dépendances. Elles forment une constellation d'espaces dont la case-cuisine elle-même constitue le centre de gravité.

Le foyer à l'extérieur

Le foyer à l'extérieur est le premier annexe. En fonction des saisons, l'annexe est matérialisée par un foyer dehors où tout le monde se réunit après le travail et l'on se raconte les histoires en attendant le repas du soir ou après. Les grands-parents dissertent sur leurs exploits de jeunesse, ou sur les événements auxquels ils ont assisté ou participé ou encore sur le patrimoine que leurs grands-parents à eux ont dû leur transmettre. Autour de ce feu les enfants s'assouplissent et dorment malgré les injonctions des parents leur demandant d'aller dans leur chambre. Pour combattre ces habitudes, tout le monde se retire sur la pointe des pieds en laissant seul le dormeur précoce qui constatera en se réveillant tard dans la nuit qu'il est seul et que le feu n'est plus nourri; alors poussant des cris, il court vers sa chambre.

Ilako

En dehors du foyer dont on vient de parler, il y a des endroits aménagés et où se réunissent les femmes pour effectuer leurs travaux. Les *Ngwemiene* les appellent *ilako*. *Olako* désigne un campement précaire, dressé en forêt, lorsqu'on va chasser ou pêcher pour avoir la possibilité de sécher le poisson ou le gibier. Lorsque les sites des nouvelles plantations se trouvent très éloignés du village et pour éviter de parcourir de longues distances tous les jours, un *olako* sera aménagé où les gens résideront pendant le temps des grandes étapes: le défrichage, abattage, brûlage. Il favorise un gain de temps. Il est essentiellement ponctuel et ne survit pas à une partie de chasse ou de pêche. Lorsqu'on abat un éléphant, on dresse automatiquement un *olako* qui ne survit pas à l'activité pour laquelle il a été dressé. Mais dans le contexte de l'espace féminin, *Olako* prend un caractère plus ou moins permanent. C'est ici que sont effectués les grands travaux de transformation des produits. Pour illustrer on mettra en relief la préparation de manioc en grande quantité ou de la farine destinées à la vente; au moment des intenses activités économiques qui précèdent les retraits de deuil et autres grandes fêtes ou actuellement lorsque les enfants venus au village passer les vacances, retournent en ville pour les activités de l'année scolaire.

La préparation des pains de manioc ou manioc en bâton, exige plusieurs opérations.

Dans un souci de faciliter le travail et de réduire le portage, -des tubercules, du bois et de l'eau par exemple-, les femmes vont dresser un *Olako*; à proximité d'un point d'eau et à l'ombre des arbres pour s'abriter des grands ensoleillements. C'est ici que des plantations, les tubercules seront stockés et qu'il sera procédé aux différentes opérations (épluchage, lavage, râpage, tamisage et fermentation, le conditionnement et cuisson) réduisant ainsi les problèmes de transport, notamment, de l'eau et du bois de chauffe. Dans ces lieux les femmes travaillent dans des conditions de relatif confort. Pour ces activités, la structure de la case-cuisine constitue une certaine incompatibilité, exigüité, ce qui accroît la pénibilité du travail. Aussi, les déleste-t-on vers l'extérieur, c'est-à-dire dans les annexes ou dépendances de la case cuisine. En ce sens la notion de case cuisine prend dans cette vision le sens d'espace à plusieurs modules, et dont l'ensemble la définit. Ce concept désigne un univers spatial qui circonscrit le quotidien de la femme, dans une société qui pratique aussi bien une division sexuelle des

activités, que de l'espace domestique et culturel pour ne pas dire cultuel et rituel. Ces deux pôles de la division sociale concourent à la formation d'un contexte socio-culturel spécifique des sociétés classiques gabonaises.

Le mobilier

La femme en intégrant son nouveau foyer apporte l'essentiel de son patrimoine mobilier. Néanmoins, le mari livre à sa femme la cuisine "clés en main" et pourvoie au mobilier dont les principaux éléments sont des fumoirs et des étagères qui servent à conserver et à ranger les divers produits qui vont du poisson séché, aux réserves des semences, aux étagères destinées aux assiettes et aux ustensiles en passant par les étalages sur lesquelles, la femme range les outils et les autres instruments de travail (paniers, hottes, épuisettes, nasses, etc.). Selon les populations on les nomme *Etang, Bu, Akang, Ana* et *Apkwe, Enong miyen, Irala, Itale, Itanrimba, Bongo Y'ikisini*; (fumoirs, étagères, greniers ou fumoirs suspendus. *Ipambo*, écorces aménagées qui servent de pelle à ordures, *yombolo*, les balais, *yo*, les mortiers, *ibaki*, mortiers pour pétrir ou piler le manioc, *izozi*, le pilons auxquels il faut ajouter le mobilier courant et quotidien et des lits.

Les mortiers et les pilons sont des outils très importants parmi les ustensiles de cuisine, si à l'usage une femme perce le mortier, il est dit qu'elle ne doit plus quitter son ménage et partir du mariage. Ils sont du point de vue symbolique, le reflet de la longévité et de la stabilité du mariage et forment la complémentarité du couple dont l'un représente la femme et l'autre l'homme.

L'autre élément significatif est *Otondo*, la hotte qui sert aux femmes pour le portage lors du transport des produits des champs; il est un élément très important du patrimoine mobilier de la femme gabonaise. Dans les relations qu'elle entretient avec les espaces complémentaires constitués par la case-cuisine et l'espace agricole, d'une part, et d'autre part, avec la parenté et le voisinage, *Otondo* en exprime la conception.

ESPACE ECONOMIQUE

Dans nos sociétés la case-cuisine est un espace intime et de nature privée. Malgré ce caractère, et en rapport avec le rôle capital de la femme, elle devient

un espace social, culturel et économique. Sur le plan économique, la survie du ménage dépend largement de ce qui se passe dans cet espace. Bien que réservé exclusivement aux femmes, la cuisine reste ouverte à tous les membres du groupe, les hommes y compris. Dans nos villages, si on supprimait la cuisine, entendue comme espace vital, c'est du coup priver, ceux-ci de leurs unités économiques donc de leur poumon, tant le rôle économique de la cuisine est prépondérant.

La cuisine sur un plan pratique est un grenier. C'est ici que se constituent les stocks. Outre la préparation des aliments après les récoltes, les réserves de nourriture, et leur distribution sont du ressort de la cuisine. Lorsque les étrangers arrivent, c'est d'abord à la case cuisine qu'on dépose les produits dont ils sont chargés. Ils y sont stockés, avant d'éventuels partages. Le mari qui reçoit des provisions dans son corps de garde, appelle immédiatement sa femme pour les récupérer et les emmener à la cuisine où elle procède à l'inventaire, avant de les faire sortir à nouveau vers le cercle des hommes (boisson par exemple). La cuisine a la primeur des secrets. Lorsque les beaux-parents arrivent chez leurs alliés au village, on leur donne à manger. C'est de la nourriture crue qui consiste en gibiers, bananes, arachides, etc..., ces provisions sont portées à la cuisine d'où elles ressortiront pour être offertes aux hôtes que l'on veut honorer.

Dans la dimension économique du ménage, la case cuisine par son rôle est incontournable. Car d'elle dépend le sort du mariage en tant qu'institution et du ménage comme sa structure concrète. Elle fait ressortir les contradictions et les paradoxes non seulement dans les rapports entre les hommes et les femmes, mais également de la structure formelle de l'unité sociale: le ménage. La cuisine est le reflet de la santé économique du ménage, lorsqu'une femme sort de sa cuisine pour aller demander un emprunt trop souvent les ingrédients (sel, piment, oignons...) ou des outils de première nécessité, elle devient l'objet de critiques acerbes et de sarcasmes, et son mari est réputé avare, paresseux.

L'espace féminin ainsi décrit, est un espace de travail. La case cuisine constitue un relais entre la forêt, la brousse et le village. C'est ici que s'opère la transformation des produits naturels en provenance de la sylve, de bruts en produits finis et culturels propres à la consommation. Cet espace du travail féminin en apparence si restreint, mais en réalité très dense par la somme des activités qui s'y déroulent. C'est un espace très sollicité où l'intensité du travail, et des tâches qui y sont accomplies donne toute la mesure du poids tant social qu'économique de la femme, partant de la place centrale qu'elle occupe dans

la société rurale. Parfois, on pourrait se demander comment les femmes dans les zones rurales, arrivent à s'acquitter avec dextérité de leurs devoirs. Au regard de la somme de ses activités journalières, on ne peut que reconnaître l'harmonie qui existe entre deux paramètres indispensables: l'organisation du travail et la gestion de la durée, du temps.

Le caractère économique de l'espace constitué par la case-cuisine, se révèle dans la conservation, et en tant que lieu d'activités de production. L'économie apparaît à travers la production et la redistribution. Autrement dit, la case cuisine est un espace économique, parce que c'est ici le lieu où s'expriment les échanges qui revêtent diverse nature: échanges à titre onéreux ou gratuit. Lorsque les stocks sont constitués, au retour des plantations, de la pêche ou de la chasse, tous les produits sauf prescriptions contraires, sont emmenés à la cuisine, où l'on procédera à la redistribution.

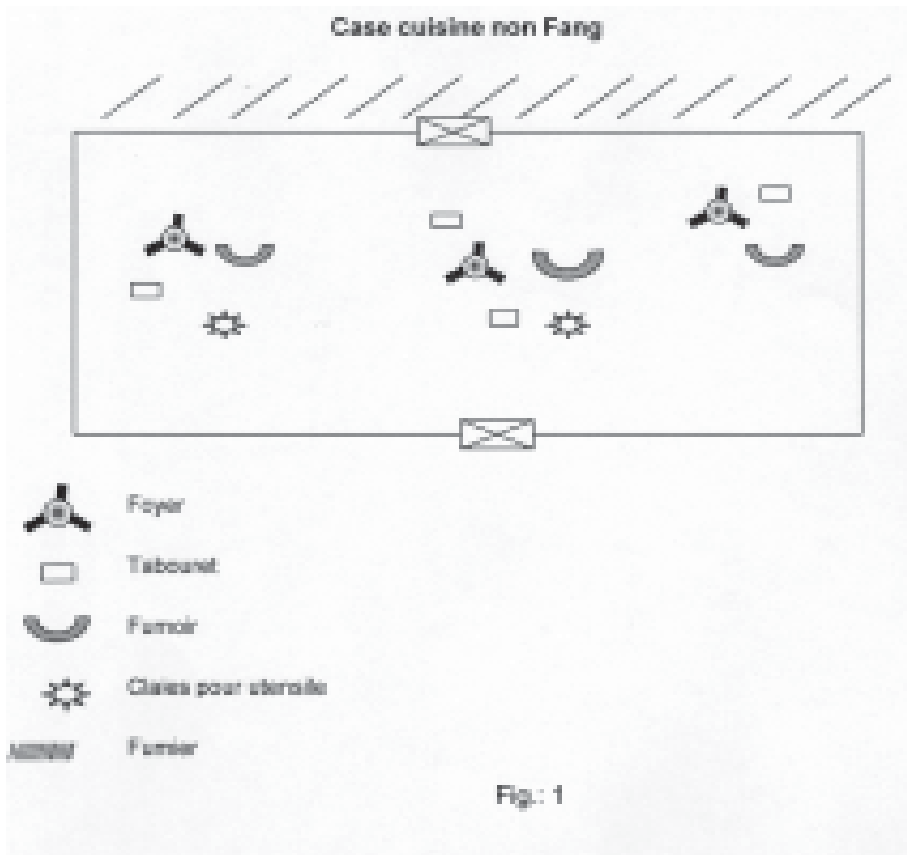
Un point fondamental qu'il faut souligner, c'est l'absence dans nos villages d'un lieu ou d'un espace spécifique réservé aux échanges commerciaux. Il n'y a pas de marché organisé structurellement et destiné à la satisfaction des besoins locaux internes au village. Les échanges à titre onéreux sont tournés vers l'extérieur.

En effet, si l'on rencontre des étalages le long des routes, garnis de quelques provisions (bananes, manioc, légumes, épices), elles sont là, à l'intention des étrangers, des voyageurs, et sont rarement destinés aux autochtones des dits villages.

Dans les villages des pêcheurs, c'est au débarcadère que de temps en temps on peut aller acheter quelques kilogrammes de poisson, à même la pirogue, en attendant qu'elle appareille pour la ville voisine où la production est destinée. Ceci est valable pour les produits de l'artisanat de transformation (vannerie) ou d'extraction (boisson du cru).

À l'absence d'un espace d'échanges permanent, c'est la case cuisine qui tient ce rôle de façon ponctuelle dans le village. L'espace cuisine est aussi un espace d'échanges: un marché.

Ces échanges sont de deux types. Une première catégorie est constituée par les échanges internes dans le ménage élargi à la maisonnée. Le deuxième type, ce sont les échanges externes en direction des voisins. Ils peuvent être onéreux ou gratuits, avoir un caractère de troc ou avec l'équivalent monétaire.



L'autre cas est illustré par les produits d'artisanat. Les femmes pour se procurer de l'argent entreprennent de fabriquer soit du vin de palme, de l'hydromel ou du vin de canne à sucre, *Musungu*, qu'elles vendent librement. Le mari qui reçoit des étrangers dans le hangar et qui veut leur offrir à boire, viendra trouver sa femme pour lui vendre quelques litres de son breuvage. C'est à la cuisine que la transaction s'opère. Ce sont les opérations à l'intérieur du ménage

Ces mêmes produits partent de la case-cuisine, vers d'autres destinations hors de l'unité familiale, même si les relations d'alliances diverses informent les concepts de l'échange et infléchissent l'idéologie mercantile, le substrat fondamental de leur caractère économique demeure. Ce faisant, il consacre la case-cuisine comme un espace d'échanges, c'est à dire un marché et ses occupants comme agents économiques

Ces activités économiques qui s'intègrent dans un univers social ont leurs prolongements dans des rapports sociaux dont elles constituent la base. C'est pourquoi l'espace économique, ici la case - cuisine, par cette caractéristique, est aussi un espace culturel.

ESPACE CULTUREL

Le culturel dans ces différentes facettes trouve dans la case cuisine un espace d'expression dans le contexte de la vie villageoise. Nous avons vu que la case cuisine offrait un cadre à l'expression économique et tout le processus de la vie sociale du ménage au quotidien s'y déroulait. Ces deux aspects se complètent par une dimension essentielle dont participent les courants des représentations et des idéologies, autrement dit, c'est un lieu de la culture dans son concept le plus large.

Elle se manifeste dans différents référents. La culture se formalise dans les aspects les plus divers de la production intellectuelle. Elle emprunte la voie judiciaire.

Les principes d'éducation reposent sur deux catégories d'éléments d'apprentissage, pratiques et théoriques. C'est dans la cuisine, auprès de sa mère que l'enfant se fait initier dès le plus jeune âge à son univers culturel: contes, chansons, devinettes et les généalogies.

Auprès des femmes, les enfants des deux sexes vont apprendre par la participation quotidienne aux tâches auxquelles se livrent les mères, grand-mères, aînées, et, que très tôt, ils découvrent progressivement leur environnement immédiat, et qu'ils vont intégrer les universaux culturels du groupe. Dans la pratique de l'art culinaire: confectionner un mets, acquérir le langage technique, et les éléments constitutifs des aliments et toutes les méthodes de conservation et de consommation: les manières de tables. C'est par l'observation qu'on acquiert les premiers rudiments de la civilisation matérielle que progressivement le langage permettra de conceptualiser.

A travers l'échange permanent entre les enfants et les adultes et entre ceux-ci, la culture s'élabore et se transmet. C'est pourquoi la cuisine est un espace de la parole. Cette parole qui structure et véhicule tout l'acquis historique, prend la forme du conseil et du dialogue, du jeu des questions-réponses et

d'exemples parfois tirés de la mémoire des âges. Et c'est ici que s'ouvre une dimension nouvelle: l'univers des contes. Ces contes que les soirs, les anciens dans les villages, aiment clamer et que les enfants écoutent avec émerveillement. La cuisine et ses annexes sont un espace du conte. Le conte qui terrifie, rassure, ou amuse. Le conte qui remonte le temps, qui rend l'espace plastique et transparent; le conte qui rappelle le temps intégral où le mythe rencontre l'histoire grâce à la nature et aux possibilités qu'offre ce site qui est tour à tour un espace de travail et de loisirs, du rêve et de la réalité, substance dont se nourrissent ces récits qui sous forme ludique éduquent, enseignent, informent et forment.

Les veillées contes font intervenir les mythes, les êtres bizarres et insolites, affables et méchants, rusés... et par le mythe la nature de l'espace change: il devient tour à tour, ludique et sérieux. Le sérieux qu'inspirent les mythes et les rites qu'ils postulent. La cuisine se transforme en un espace rituel et mystique.

Sur le plan culturel et intellectuel, la cuisine a inspiré des proverbes qui traduisent certaines attitudes compatibles ou non avec la vie conjugale singulièrement et sociale en général. Nous évoquerions ces proverbes.

onwanto ekénda g'idjomba n'épolé z'otondo
femme va en mariage avec sans fond panier

La femme qui part de chez elle pour le domicile conjugal doit amener un panier troué. C'est dans cette hotte sans fond qu'elle devra, sa vie conjugale durant, mettre tout ce qui peut compromettre sa stabilité et sa réputation dans sa condition d'épouse et de mère. En clair ce proverbe définit l'attitude de principe que l'épouse doit observer dans ses rapports avec ses beaux parents et voisins. La hotte reste dans la case cuisine, et c'est ici aussi que la femme passe la grande partie de son temps et les principales activités de la survie du ménage et du village. Dans ces vas et viens, la femme rencontre des choses qu'elle met dans sa hotte pour le village ou pour la plantation, mais il n'y a pas que les bonnes, mais les mauvaises aussi. Lorsqu'elle sera dans sa famille conjugale, elle entendra beaucoup de choses favorables ou nuisibles à sa sensibilité et à son amour propre; on lui conseil la patience devant les provocations, les paroles amères que la belle-mère proférera contre elle ou ses enfants, les disgrâces qu'elle aura à subir de ses belles-sœurs, elle doit les laisser tomber, les oublier. C'est pour cette raison qu'à l'image du panier troué qui laisse tomber tout ce

qu'on y met, elle devra y jeter ces choses désagréables qu'elle perdra au fur et à mesure, aussi n'en conservera-t-elle pas le souvenir. Autrement dit, elle devra effacer de sa mémoire toutes les paroles venimeuses, sinon le panier sera trop lourd à porter; et la vie dans le ménage ou au village deviendra pour elle un enfer. Le mariage, la vie conjugale n'est pas toujours gaie.

Il définit également les rapports de voisinage, lorsque les fréquentations ne sont pas régulières dans les deux sens; – *ogangano w'otondo ni tcaga* – (fréquentations entre la hotte et la plantation) vous cessez de rendre visite à ceux qui ne vous retournent pas la politesse. Car la relation de la hotte et de la plantation ne caractérise pas les relations entre voisins. La plantation ne vient pas aux cuisines pour voir la hotte qui chaque matin se rend à la plantation sur le dos de la cultivatrice. Il traduit les visites en sens unique qui ne reflètent pas des sentiments d'estime réciproque. Le troisième proverbe qui suit traduit les inévitables heurts qui caractérisent les rapports de ce qui vivent ensemble et qui source de conflits.

Mbomi g'orala are pene datana – autrement dit dans la cuisine, les calebasses qui sont au fumoir, ne peuvent s'éviter, aussi s'entrechoquent-elles souvent. La case-cuisine est un espace conflictuel. Mais de ce qui précède, il n'y a pas lieu d'inférer une mésentente de tous les instants. La case cuisine n'est pas pour autant, un champ de bataille, où à chaque fois, on cherche à prendre l'une ou l'autre à défaut. Nous voulons ici mettre en relief des situations que les informations révèlent, mais qui ne constituent pas les idées dominantes. Si c'était le cas des villages entiers seraient détruits car la cuisine tient une place majeure. Mais comme dit l'expérience populaire, il n'y a pas de frontières entre les rires et les larmes

C'est lors de ces chocs que l'on peut apprécier la dextérité des hommes et la bonne volonté des femmes, pour résoudre les problèmes ainsi posés. La volonté de vivre ensemble, l'emporte de loin dans la vie et en direction des parents, les époux ont une attitude qui s'exprime dans la maxime *Ngwemiéné* ici rapportée: *Iyano Ayona Mie Idjomba; Idjomba Ayona Mie Iyano*. Mot à mot il signifie: parenté ne tue pas mon mariage; mariage ne tue pas ma parenté.

Les principes qui régissent la vie de la femme dans sa case cuisine sont nombreux et divers. Il y a des recommandations simples aux prescriptions qui revêtent un caractère sacré et font planer la menace de sanctions d'origine ésotérique échappant à tout contrôle humain.

Des règles de bienséance et de convivialité en passant par les principes moraux et mystiques ont abouti à une caractéristique qui donne à la case - cuisine une nature complexe. Elle se révèle être un espace social dont le rôle ne se mesure qu'aux configurations qu'elle laisse apparaître, tant sur le plan strictement social qu'au plan culturel et idéologique.

LA CASE-CUISINE, ESPACE DE RELATIONS SOCIALES

La case-cuisine est la structure de base des établissements humains des populations des zones rurales. En effet, il n'y a pas très longtemps les hommes ne construisaient pas deux cases distinctes, la case-cuisine et la maison principale. Une case unique abritait la famille pour dormir, pour conserver et cuire les aliments.

Elle était caractérisée par deux lits pour chacun des époux. Le lit de l'époque s'appelait *Ikoko*. Celui du mari se trouvait vers l'entrée et celui de la femme au fond, au milieu était allumé un feu. Celui-ci servait à réchauffer les couchettes aux périodes fraîches et mais également à la cuisson et à la conservation des aliments.

Cette unique case formait l'unité de base et l'essentiel de l'habitat. C'est progressivement que l'on a évolué vers des cases séparées. Cette tradition semble être conservée chez les Fang dont les cases-cuisines sont équipées de lits est à proximité desquels, on édifie le foyer. Certaines ont une chambre qui accueille le beau-frère ou le beau-père lors des visites qu'ils rendent à leur sœur ou fille.

La cuisine intègre d'autres espaces spécifiques qui induisent un type d'organisation du travail. Ce sont tous les sites précaires ou permanents où les femmes se retrouvent pour accomplir leurs tâches.

De ce point de vue, le concept de cuisine, renvoie à un espace à plusieurs modules et d'activités à coloration de séparation sexuelle dont il faut tenir compte quand on organise et conçoit l'espace villageois. Il renvoie également à une vision toute particulière et à un mode de comment vit-on les rapports dans la société entre les femmes, les enfants et les hommes. La division sexuelle du travail renvoie aussi à travers la cuisine à un aménagement et à une organisation de l'espace de même nature. Il détermine un type d'activités avec ses connotations idéologiques qui font la spécificité de l'univers de civilisation de la plupart des

populations du Gabon. Les relations se déterminent comme des rapports entre les hommes et les femmes, ceux qui prévalent entre les femmes et entre celles-ci et leur progéniture. Les courants d'échanges ont également une nature économique et juridique. Mais toutes ces relations s'imbriquent dans des configurations idéologiques qui les renvoient à une autre dimension, le monde des mystères, celui de l'invisible.

Les relations hommes-femmes

Ces relations se définissent à plusieurs niveaux en fonction des acteurs: les maris, les alliés, les personnes autorisées et les étrangers.

Lorsque le mari a terminé les travaux de construction et d'équipement de la case-cuisine, celle-ci est livrée à l'épouse et éventuellement aux épouses, le fils, à sa mère. Les femmes prennent alors possession de l'espace et sont les seules à en assumer la gestion. La vie de la cuisine est conduite par les femmes sous la direction de la cheftaine, *Eror'elonga*, c'est à dire la première des épouses; *Obota*, la mère est la véritable propriétaire de l'espace. Chez les Fang, ce rôle tenu par un personnage appelé *Miende/Mienda*. Dans un ménage polygamique la première épouse est élevée au rang de *Mienda* et secondée par les autres co-épouses dans un ordre hiérarchisé en fonction de la chronologie des mariages.

Lorsque la première des épouses ou la belle - mère a accompli les actes et les gestes selon le code de procédures des rites de consécration, elle se considère comme une femme accomplie et définitivement installée dans son foyer, son ménage. Elle peut s'enorgueillir. Toutes les cérémonies relatives à l'entrée en fonction d'une nouvelle case-cuisine, s'expliquent comme des procédés en usage pour féliciter les épouses ou la mère et par la même occasion le mari ou le fils; elles rendent effective l'entrée de la femme dans son nouveau lignage d'accueil. Une femme qui n'a pas de case cuisine confortable est comme une feuille, qui tombe de l'arbre: légère et instable. Elle est comparée aux volutes de fumée qui s'échappent des foyers et que les vents prennent en charge, sans destination fixe. En d'autres termes, elle n'est pas assise.

Les cérémonies marquent la fin d'une situation jusque-là précaire et le début de l'ère de prospérité de la femme. Au lendemain des festivités, la propriétaire peut officiellement ouvrir sa cuisine au public et mettre l'outil à la

disposition des autres femmes appelées à y vivre. Dès sa livraison par le mari celui-ci est presque oublié, car la cuisine est un espace exclusivement féminin: l'univers des femmes.

Toute la vie quotidienne de la femme se déroule ici. Il y vit ses moments de joie comme les périodes de stress, nés des heurts dans le ménage, du voisinage et des conflits qui y surgissent. La case-cuisine est l'univers féminin par excellence qui cristallise sa position sociale. Les *Okandè* définissent une femme à qui la mari n'offre pas une case-cuisine décente, comme la feuille morte qui tombe de l'arbre dans le vent. Elle est une femme debout et qui fait la honte du mari. Tandis que les *Ngwemiénè* définissent la femme assise: *onwanto ni koti nago; onwanto nanivi nkala; onwanto ni pa onome elirino*, autrement dit: c'est la femme qui tient la maison; le village lui appartient; et c'est elle qui confère à l'homme son poids, sa dignité et sa stabilité. Mais elle ne peut jouer ce rôle et remplir ces missions que lorsqu'elle est installée dans ses espaces, au centre desquels se trouve la case-cuisine.

Pour lui permettre d'assumer ses responsabilités, la mari doit mettre à la disposition de sa femme une case-cuisine confortable. C'est à partir de cet espace qu'elle rayonnera et induira l'épanouissement du mari et de toute sa famille. La contribution de l'homme est essentielle. Sa collaboration est requise comme condition indispensable à l'épanouissement harmonieux des deux sexes. On notera, cependant, une prépondérance de la femme, au regard du mode de production lié aux conditions économiques dans les zones rurales, et, où le ménage constitue une unité économique.

Si selon la division et l'utilisation sexuelles des espaces villageois, le corps de garde est réservé aux hommes, la cuisine est le royaume de la femme et de la féminité, les vrais hommes ne vivent pas dans les *nagwanto*, la maison des femmes.

Cela les dévalorise. L'idéologie générale considère qu'un homme qui reste dans la case cuisine en dehors de certaines circonstances qui rendent sa présence nécessaire, est soit avare, il y va pour contrôler les morceaux de viande ou de poisson dans les marmites; soit qu'il est hyper-jaloux et dévirilisé. Aussi les principes d'éducation sont stricts quant à la fréquentation de ces espaces par la gent masculine. Ainsi tout ce qui touche de près ou de loin à la cuisine est du ressort de la femme qui contrôle et régit cet espace.

La femme dans sa cuisine prend son repos, organise ses moments de loisirs et en même temps que son travail. Elle y fait le bilan de la journée et la projection. Elle y reçoit ses hôtes; et tous les étrangers de passage au village se dirigent à la cuisine, les hommes y compris lorsqu'il n'y a personne au corps de garde. Mais pour diverses raisons, les hommes n'y sont admis que de façon parcimonieuse. Lorsqu'on constate qu'une femme reçoit trop d'hommes, en dehors des personnes au - dessus de tout soupçon, elle se fait une mauvaise réputation dans l'entourage et d'autre part, un homme qui rentre trop souvent dans la case-cuisine qui n'est pas la sienne est soumis à une demande d'explications de la part du mari, qui peut se terminer par une accusation d'adultère, et peut se voir infliger des sanctions qui le condamnent à faire réparation. L'adultère n'est pas toujours synonyme de consommation de rapports sexuels avec une femme mariée, mais d'être soupçonné de l'avoir vue nue ou presque. En effet, les femmes dans leur cuisine peuvent avoir un relâchement au niveau du port et des attitudes, aussi peuvent-elles se laisser surprendre par un visiteur impromptu: ceci constitue un délit qu'on assimile à l'adultère soit à une tentative délibérée de viol, voire de rapt. Ce sont là des situations qui génèrent des conflits et des dissensions dans la communauté villageoise. Il faut donc les éviter autant que faire se peut.

Héritiers réels ou potentiels de leurs oncles, les neveux sont libres d'aller dans les cases-cuisines de leurs femmes quel que soit le système de droit qui régit le groupe. Dans les rapports d'évitement entre alliés, le gendre ne doit pas voir sa belle-mère en train de manger. S'il transgresse cette disposition, il doit s'acquitter d'une amende. Cette prescription s'ajoute à d'autres, et accentue la séparation sexuelle des espaces renforçant ainsi la nature féminine de la case-cuisine par une stricte limitation de l'accès des hommes.

Les lits en bambous et tout le mobilier ne souffrent d'aucun interdit. N'importe qui peut s'asseoir sur n'importe quel banc ou lit. Lorsque le mari polygame rentre dans la case-cuisine commune pour discuter ou pour se faire servir une collation, il prend d'innombrables précautions. En effet, c'est toujours un honneur que l'époux vienne visiter de temps en temps, les occupantes de la cuisine familiale, mais cela ne va pas sans risques pour lui.

En fonction du site où il s'assied, il sera jugé comme partial, privilégiant l'une ou l'autre de ses épouses. Celles qui se sentent lésées, diront qu'il est

venu rendre visite non pas à toutes, mais à une seule, “la préférée”, cela peut dégénérer en une crise de jalousie et en scènes de ménage.

Aussi pour éviter d’être dans une situation embarrassante, par exemple dans le cas des cases-cuisines fang, le mari se reposera sur le lit de sa mère et s’y fera servir. Celle-ci ne ratera pas l’occasion pour le taquiner. Aussi va-t-elle lui demander s’il a, au préalable, obtenu l’autorisation de ses femmes pour préférer son lit à elle ? A cette occasion, elle lui pose les problèmes éventuels qui secouent la structure: intolérance, difficulté de cohabiter, paresse de certaines qui rendent précaire les conditions de propreté de la cuisine. La mauvaise tenue de la cuisine est une source de conflits et un prétexte pouvant aboutir à séparer les espaces. Parfois, le mari se range du côté de ses femmes et prend partie pour elles, contre sa mère ou ses sœurs. Dans le cas de la mère, le fils est dans l’obligation de lui construire sa case-cuisine surtout lorsque celle-ci est devenue veuve ou a un mari trop vieux et qui du fait de cet âge avancé, ne peut plus s’adonner à des travaux pénibles.

LES RELATIONS FEMMES-FEMMES

1) Dans les Ilako

Dans ces contextes, les règles de gestion de la case-cuisine sont les mêmes qui président à l’usage de ses lieux, admission parcimonieuse des hommes et des étrangers. Toute personne de sexe mâle qui est amené à passer par là ou à proximité doit se signaler à l’avance, en appelant, en toussant ou par tout autre moyen qui constituerait un message ou annoncerait sa présence. Contrairement à la case cuisine, les dépendances permettent le regroupement de plusieurs femmes ressortissantes de plusieurs cases-cuisines ou foyers. Elles s’entendent sur l’acquisition du consommable (sur bois de chauffe), leur entretien et le maintien des outils communs dans un état de propreté normal. Les travaux que nous évoquons ici se font dans un processus d’entraide, le principe d’organisation est *Nugwani*. Dans une programmation qu’elles auront définie, les actrices qui ont une quantité importante de manioc ou de *farinya* à préparer invitent un groupe de consœurs à leur venir en aide. Celle qui reçoit s’occupe du repas du jour, et demain on s’attaquera au stock de l’autre...

Olako peut être aménagé à l'initiative d'une seule, mais très vite, il devient communautaire. Bien que les règles de bienséance et de respect, amènent à solliciter l'autorisation de l'usage des lieux auprès de la fondatrice.

Lorsque le travail reste strictement familial, c'est - à dire une mère et ses enfants, la structure est mise à disposition de la requérante qui doit en garantir la bonne tenue. L'emprunt d'une râpe ou d'un mortier à manioc ne donne pas lieu à un loyer, la seule exigence à laquelle, celle qui emprunte est soumise, est la conservation et l'état de propreté dans laquelle elle laissera l'ustensile. Il est important de souligner qu'elles se font un devoir d'apporter chacune son bois de chauffe et les ustensiles privés (seaux, cuvettes, assiettes). Les sites de lavage du linge sont aménagés à proximité des points d'eau, ici les sources et les puits, lorsqu'il n'existe pas de rivière; les femmes et les jeunes filles se réunissent pour faire leur lessive en groupe.

Ces lieux offrent d'autres avantages aux femmes. Dans la case-cuisine les conversations des femmes ont une relative liberté. Celle-ci est plus grande encore dans les annexes, notamment, ceux situés à proximité des rivières. Ils regroupent d'abord, des femmes de même génération et de même condition (épouse) et souvent des femmes qui s'entendent. Aussi s'offrent-elles des opportunités de détente. Dans le processus du travail, elles prennent le temps de se raconter les histoires, de prendre un bain ensemble, de barboter; ce sont là des joies simples mais qui rappellent des moments de leur enfance. Les moments de liberté d'attitudes et de langage sont plus grands. Les jeunes filles sous la direction de leurs aînées vont être initiées à la spécificité de leur corps; à la différence qui les oppose aux hommes et au rôle social de la femme: comment se mettre au service du mari et surtout, comment prendre conscience de ses responsabilités vis-à-vis de la société. Les *Ilako* sont des espaces d'éducation par la pratique et par la parole. C'est ici que la dimension sexuelle s'ouvre à elles. Et que progressivement elles passent de l'univers de l'enfant à celui de la jeune fille et de la femme, et enfin au statut de mère. Mais comme les cases-cuisines, *Ilako* en sont les reflets, ici, ces attitudes et tout ce qui se dit et se fait peut être aussi générateur de conflits.

Ces dépendances constituent des lieux de repos par grands soleils. Les femmes y prennent leurs repas. Le caractère de ces dépendances et les commodités qu'elles offrent aux femmes des zones rurales ont une importance dans leur vie.

Elles ne sont pas prêtes à les abandonner car elles y tiennent beaucoup. C'est pour cela que certaines installations ne suscitent pas d'engouement de la part des femmes de ces zones, à l'exemple des pompes publiques. En effet le programme de l'hydraulique villageoise, a permis aux villages de recevoir des pompes qui selon les promoteurs visent à offrir à proximité des habitations, de l'eau potable, et aux fins d'une part, d'alléger les tâches quotidiennes de la ménagère des villages, notamment en supprimant la pénibilité du transport de l'eau. Et d'autre part, de minimiser les risques de contamination par une eau souillée et de diminuer ainsi la morbidité. A l'observation on peut se rendre compte que les personnes d'un certain âge, n'en usent pas. Nous évoquerons une double explication de ce désintéressement. D'une part, le système de pédale ne favorise pas une utilisation aisée, l'effort physique qu'il faut livrer est important, après une journée de travail harassant. Ce qui ne crée pas les conditions propices pour un usage optimal. La population rurale dans sa majorité est relativement âgée et parcourt de longues distances à pieds entre le site de travail et le village. Elles sont épuisées en fin de journée.

D'autre part, l'aspect socio-culturel que joue le point d'eau traditionnel n'a pas été pris en compte dans l'élaboration du projet d'hydraulique villageoise et c'est peut-être la raison la plus déterminante: les habitudes de l'usage des annexes à proximité des plans et cours d'eau. Les femmes expliquent ce désintérêt par la nature même des sites où sont implantées les pompes, généralement à la cour centrale du village. Cet espace est, en principe, interdit aux femmes dans certaines civilisations, aussi elles ne le fréquentent que de manière restreinte. Il y a une sorte d'auto-censure due aux habitudes acquises et codifiées par les conventions socialement admises. Dans les points d'eau traditionnels, à proximité desquels, les *Ilako* sont aménagés, les femmes ne se réunissent pas que pour puiser de l'eau. Ici, tout un aspect de la vie de la femme s'y passe. Elles parlent de leur vie dans tous ses aspects, de leur corps, qu'elles peuvent laisser nu, examiner, et se faire examiner, subir des critiques et/ou arracher un compliment de la part d'un consœur. Elles échangent les expériences. C'est le moment, c'est-à-dire le temps et l'espace de mise en commun et des partages de savoirs et des savoirs-faire. Elles parlent de leurs maris, des amants et que sais-je encore. Elles y dissertent sur la dialectique de la plantation et du jardin de case (*Ombola*) ou les jardins du *falga*. Autrement dit, l'un ne tue pas l'autre, d'où le nécessité pour la femme d'entretenir les

deux dans leur complémentarité. *Ombola* et *Tcaga* ne se touchent pas, ne se rencontrent pas mais leurs produits atterrissent solidaires dans la cuisine pour l'entretien de tout le monde. Les cultures du *falga* sont les enfants qui restent près de la mère et rendent les menus services tandis que la plantation est l'adulte qui reste au corps de garde et attend la nourriture qui vient de la cuisine. Il ignore les ingrédients qui rentrent dans la composition des mets qui le nourrissent.

Cette liberté de parole, de gestes et d'attitudes, se trouve hypothéquée par la fréquentation des pompes de l'hydraulique villageoise. Ces commodités et franchises dans leur comportement ne peuvent être tronquées au profit de l'eau des pompes, surtout que l'appréciation de la qualité de l'eau est tributaire des habitudes et de la vision propre issue de référents culturels encore prégnants.

Les pompes donc, abolissent le rapport de la femme, d'une part, à l'espace et d'autre part à son corps élément essentiel de convoitise qui fonde sa relation à l'homme. On peut donc inférer qu'ici, s'expriment des rapports multiples qui s'articulent autour du corps de la femme, de son rapport à l'environnement, qui prennent en compte l'organisation du travail ou en définissent le système.

2) Dans la case-cuisine

Les relations entre femmes se situent à plusieurs niveaux et sont déterminées par le statut de chacune des femmes qui vivent dans la cuisine.

Dans la cuisine où vit la belle-mère, c'est elle qui tient le rôle de chef de la case cuisine. Il n'est pas toujours autorisé de rentrer dans la cuisine de la belle-mère. En revanche lorsque cet espace leur est commun, c'est elle qui gère. Elle est *Miende*. Relayée par la première épouse. La belle mère fait l'objet d'une attention particulière. Nous avons signalé le principe du partage du poisson ramené par les brus, des parties de pêche, qui est laissé aux soins de la belle-mère chez les Fang laquelle procède au partage. Outre les produits de la pêche, il est également admis que la bru, après cuisson dépose dans le quartier de la belle-mère toutes les marmites afin qu'elle procède à la distribution. Il en est de même de toutes les provisions que les fils ramènent du marché ou apportées par les visiteurs. Cette pratique est applicable même lorsque, celle-ci vit dans une case cuisine séparée de celle de ses brus.

La sœur aînée gère la case-cuisine de son ou ses frères avant l'arrivée des épouses. Elle perd cette prérogative dès qu'il y a une épouse et devient une étrangère. Par contre la belle-mère reste propriétaire des lieux quel que soit le nombre des épouses. Ce rôle implique que la gestion de la cuisine lui échoit. Elle repartit les tâches spécifiques entre les personnes qui y vivent.

Ce rôle de la belle-mère dans la gestion de cette structure est tenu aussi par la première des épouses qui a le devoir et la prérogative de gérer toute la vie de cette véritable institution dans le village. Elle donne à tous les enfants de la cuisine, la part qui revient à chacun. Le repas qui est pris en commun, a une signification et une portée non négligeables. Il est un principe d'éducation presque sacré. Dans les foyers, surtout polygamiques, ce principe renforce la fraternité entre eux. Ils prennent ainsi conscience de leur appartenance à une même famille. Il cultive le sentiment de solidarité et la nécessité de partager; il vise à combattre les velléités égoïstes. Dans un milieu naturellement conflictuel cette pratique vise à réduire les conflits. Car les relations entre la belle-mère, et les brus et les co-épouses, sont des rapports de rivalité, donc potentiellement conflictuelles. La belle-mère qui vit chez son fils ne porte pas toutes les femmes de celui-ci dans son cœur, ce qui fait de cette structure, un lieu de conflits manifestes ou latents. La méfiance, à certains moments, l'emporte sur la confiance. Aussi est-on toujours sur ses gardes. Une vigilance de tous les instants ou presque, est requise.

Certaines femmes interrogées au cours de l'enquête ont tenu des propos très durs en l'endroit de leur belle-mère ou de la première des épouses qui profitent de leurs prérogatives pour titiller leurs brus ou rivales à fin de les pousser à bout.

La propriétaire est au bout avec son foyer qu'elle peut céder à l'autre si elle n'a rien à préparer, à condition que la bru ou la co-épouse en question l'approvisionne en bois de chauffe. Le ramassage du bois est l'affaire de chacune des femmes qui partagent le même espace-cuisine et qui le range dans un coin de son compartiment. Lorsque la belle-mère a son mari, elle en assume l'entretien. Parfois les brus la laissent dans son coin, se débrouiller, même si de temps en temps, elles lui apportent quelques paniers de bois.

Il va du bois, comme des autres éléments consommables, telle l'eau. L'entretien de la case-cuisine incombe à toutes les femmes, chacune ayant l'obligation stricte de n'entretenir que son quartier. Le quartier de la grand-

mère et de la première épouse est réputée sale, car tous les enfants l'investissent beaucoup plus souvent; c'est ici qu'on leur donne à manger. Cet attroupement se fonde sur l'attitude plus ou moins laxiste de la grand-mère qui a toujours quelque chose à grignoter et une friandise à offrir à ses petits maris ou ses petites rivales.

La cuisine joue un rôle central et centralisateur dans le ménage. C'est pourquoi, elle est un espace multiple par son statut au village. Dans les sociétés classiques pluriethniques, les cuisines dans leur conception et dans la pratique, fonctionnent comme un système dont la nature apparaît à deux niveaux: le premier est celui des attitudes que les uns et les autres observent par rapport à la case-cuisine. Le deuxième est constitué par le caractère complexe et contradictoire des relations parfois antagoniques. Ils ne sont que le reflet de la plurifonctionnalité de cet espace, d'une part, et de la diversité des personnes et des êtres qui y vivent et du niveau d'intervention de chaque usager, d'autre part.

En règle générale, la femme doit observer dans ses gestes et attitudes une certaine discrétion. C'est pour cette raison qu'il est déconseillé aux femmes de rire aux éclats, au point d'être entendues de très loin, surtout lorsqu'il fait nuit. A cette même période, elles ne sont pas autorisées d'aller jeter les ordures dans le fumier. De jour, les forts éclats de rire sont interprétés comme une manière de signaler leur présence aux mâles qui passeraient à proximité.

Le sifflement est une expression que l'on refuse aux femmes et aux jeunes filles. Une double explication <légitime> cette restriction. D'une part, non seulement c'est un appel que les époux n'apprécient guère, le jour, mais la nuit c'est un signal et un code pour envoyer un message à l'amant. D'autre part, le sifflement, non seulement, traduit une attitude cavalière pour une femme, mais reste fondamentalement un message. Ici lorsqu'une personne de sexe féminin siffle le soir, cela veut dire qu'elle participe et dirige une assemblée nocturne, à ce signal toute les autres doivent se rendre au lieu choisi: cuisine, arbre dans une cour du village; de là, elles prendront le départ pour aller dans *Ilatano y'ogwera*, assemblées nocturnes sorcières. Dans les villages où les institutions mâles sont dynamiques, le sifflement nocturne d'une femme peut provoquer la descente de *L'okuyi*. Dans ce cas, la case-cuisine d'où provenait le sifflement, est investie par les hommes et qui vont répercuter les exigences de celui-ci. Il s'en suit un palabre de nature ésotérique auquel participent les seuls hommes

initiés et qui se solde par un *Ndonga* (amende spéciale que l'on verse lorsqu'on a enfreint aux règles des procédures ésoériques).

D'autres prescriptions viennent s'ajouter, soit sous forme de recommandations, soit qu'elles s'expriment sous la nature d'injonctions ou prendre le langage de l'interdit. Toutes ces dispositions visent à conformer la femme dans un type d'attitudes normalisées, selon la volonté des hommes, l'assigner à sa place.

LES RELATIONS AVEC LES ENFANTS

La cuisine est l'univers de la femme et subsidiairement celui des enfants. Les enfants dans le village et jusqu'à un certain âge, n'ont pas un espace défini et particulier à eux.

Les enfants oscillent entre le hangar/*esaka* et la case cuisine où ils vont et viennent dans l'espoir de trouver pénitence, lorsque le ventre commence à émettre certains signaux, ou encore à l'*esaka* en quête des restes ou d'un geste généreux du vieux qui machinalement mastique le dernier morceau de canne à sucre, ou de cassé les dernières arachides, qu'il tend à l'enfant qui accourt à l'appel ou tourne à proximité comme si on voulait le récompenser à l'avance pour l'enlèvement des déchets dont il sera chargé.

Dans nos villages les enfants s'offrent tout l'espace villageois en quelque sorte; dans les jeux, ils investissent tout espace non prohibé et non frappé de l'interdit: aussi organisent ils leurs activités ludiques dans les espaces laissés libre par les adultes qu'ils utilisent en commun avec les animaux domestiques; les cours avant et arrière, les espaces entre les cases, les lisières des forêts des environs immédiats du village, les points d'eau et les espaces épargnés du soleil par l'ombre des grands arbres. Au fur et à mesure qu'ils grandissent, ils vont intégrer progressivement l'*esaka* ou la case cuisine, car ils prendront de plus en plus une part importante dans les occupations des hommes ou des femmes.

La cuisine espace vital est le centre de la vie, on y prépare le repas que ceux qui y habitent ou sont habilités, prennent ensemble et en commun. Hormis les hommes, les femmes de la maisonnée et leurs enfants mangent ensemble dans la case cuisine avec les hôtes du jour. Approximativement jusqu'à l'âge de douze ans, les garçons mangent à la cuisine dans un plat unique. Quelques

pères cependant, n'admettent pas que les enfants mâles y restent confinés; aussi prennent-ils leurs repas au corps de garde ou aux alentours de la cuisine entre garçons, pour qu'ils prennent conscience très tôt de la distance qui les séparent des femmes, car c'est tôt qu'ils reçoivent leur éducation d'homme; surtout lorsque le jeune enfant a subi les premières épreuves et étapes d'une initiation quelconque.

Lorsqu'ils ont joué toute la matinée à l'approche des heures de repas on s'aperçoit que les emplacements des jeux se vident progressivement de leurs occupants. Ils investissent ainsi les abords des cuisines qui grouillent de la population enfantine avant d'y prendre place. C'est dire que la faim commence à secouer les entrailles, c'est le moment où chacun a le plus grand besoin de sa mère; et si le plus souvent les enfants désertent la cuisine pour échapper aux corvées, on est toujours heureux de s'en approcher à ces heures cruciales de la journée même s'il venait de refuser un seau d'eau, au moment où la mère s'affairait à confectionner le menu et à préparer le repas.

Au même moment des cris, c'est la voix de la mère ou de la sœur proposée au partage qui essaie de réprimer la précipitation de l'un ou de l'autre, tantôt des pleurs, il est puni ou bien ça tarde à venir; tantôt, on voit un qui sort assiette en main se rouler par terre de désespoir, explication: il n'a pas lavé son assiette après son dernier repas. En guise de réprimande, on lui a mis la ration de midi dans un plat qui traîne toute la journée dans le sable. C'est le silence presque absolu. Silence on mange et seuls quelques murmures se font entendre; c'est la réprobation: l'un vise le morceau qui est en face de son vis-à-vis. Ici, en dehors du poisson ou de la viande, le plat de manioc, banane ou taros est commun, c'est parfois à qui mieux mieux.

Le repas est terminé. Des bruits se font entendre On se rue vers la salle à manger ou le corps de garde, où la voix de papa retentit: on se précipite, il y a peut être des restes, sait-on jamais!

On pointe du doigt celui à qui revient le tour de vaisselle, ce n'est pas toujours de bonne grâce que l'on accomplisse cette tâche.

La cuisine accueille les étrangers, les femmes s'y dirigent, les hommes bien qu'au corps de garde, attendent le repas de la cuisine. L'étranger qui ne mange pas à sa faim, c'est la faute de la cuisine. Le niveau d'accueil des hôtes est fonction de la façon dont la cuisine est garnie et de la qualité de la femme

qui en est la maîtresse, et aussi de comment le mari ravitaille sa cuisine en poisson et viande. La paresse du mari a son reflet dans la cuisine de son épouse. L'expression "ne mange pas bien" est synonyme soit de pauvreté, d'avarice ou de paresse du mari dans certains cas ou de la femme dans d'autres des deux époux. La femme a la mission et le devoir de nourrir la famille. Lorsque les enfants ne mangent pas à leur faim dans la cuisine, le plus souvent c'est dans les cuisines des autres qu'ils se rabattent ou à proximité desquelles ils jouent, surtout aux heures où on est susceptible de servir le repas. Par instinct maternel, une mère ne peut pas donner la nourriture à ses seuls enfants, sans servir celui de la voisine dont la mine montre qu'il n'a pas mangé à sa faim ou pas du tout. Cette attitude est gênante, car parfois il n'y a pas assez pour la cuisine et une bouche de trop, due à un convive non attendu, est un handicap pour la mère qui fait le partage. C'est à ces occasions aussi, dit-on que pour tirer vengeance, les personnes malintentionnées saisissent l'occasion d'empoisonner "*idoka*" les enfants dont elles ne portent les parents dans leur cœur.

Ceci illustre bien que la cuisine est le lieu de tous les biens et aussi de tous les dangers qu'une société peut générer et avoir à gérer. Un enfant qui mange à sa faim dans la cuisine de sa mère, ne flâne pas aux alentours des cuisines voisines aux heures de repas, c'est un principe d'éducation; nourrir son foyer, c'est mettre ses enfants à l'abri à titre principal des pratiques sorcières: c'est un acte de prévention.

Le rôle de grenier et de refuge que la cuisine doit jouer est très important et n'est rempli que si toutes les personnes hôtes sont nourries suffisamment au moins en quantité. Surtout les enfants ne seront pas poussés vers la mendicité et à courir ainsi le risque d'être empoisonnés. Même si l'enfant ne vole pas, mais le fait de rôder autour des cuisines, il est l'auteur présumé de tous les larcins que l'on peut constater chez la voisine. Les enfants ne jouent pas aux cuisines mais dans les cours et dans le cadre spatial qui leur sont réservés et les places publiques.

ESPACE DE DROIT

En effet, espace d'éducation primaire, la case-cuisine réunit toutes les conditions de celle-ci et offre à la femme-mère de se consacrer aux enfants quel

que soit leur sexe. Mais le contraste procède des principes même mis en place par le groupe qui exigent une séparation des sexes. Ainsi progressivement, les uns vont rester attacher à l'arrière, c'est-à-dire à la cuisine, tandis que les autres, c'est-à-dire les garçons s'éloigneront du clan des femmes pour intégrer le groupe constitué par les hommes. C'est par le biais, surtout, des initiations qui ont cours dans le processus de la prise de conscience des différences sexuelle et qui impliquent une différence d'attitudes. Le garçon, lorsqu'il a subi sa première initiation, s'émancipe et se détache de l'univers féminin pour rejoindre celui des hommes, l'*esaka*. On coupe, en quelque sorte le cordon ombilical qui relie le fils à la mère. C'est une prise de conscience de sa qualité d'homme.

Mais en réalité ce détachement est précaire, car le refuge le plus sûr est toujours le clan de la mère. En effet, lorsque l'enfant est chassé de l'*esaka* il retourne à la cuisine. Dans cette optique la case-cuisine est ici un symbole, celui de la famille maternelle extra muros, c'est à dire le matriclan, dont les éléments de référence par rapport aux enfants sont les oncles. Ceux-ci constituent le dernier rempart surtout dans les groupes de Droit paternel (patrilinéaire).

Au delà de cette nature de refuge, la case-cuisine qui prend toute sa signification et son importance par la femme, pose un problème ou implique des problèmes de nature juridique.

La case-cuisine et la diversité lignagère

La place et le rôle de l'enfant dans les cultures africaines sont très importants. Les problèmes liés à la procréation sont une préoccupation de tous les instants, aussi le mariage a pour finalité première la perpétuation de la société et de la lignée. "Tout mariage compromet l'équilibre du groupe social, aussi longtemps que la famille conjugale ne s'est pas transformée en famille domestique". Lévi-Strauss distingue ici deux types de mariage, le mariage conjugal et le mariage domestique, ce qui implique un processus de transformation à la fois qualitative et quantitative, et qui est rendue possible par la naissance du premier enfant. La stabilité du mariage est assurée par la progéniture, par la fécondité qui garantit surtout à la femme sa place dans son lignage d'accueil. Aussi il n'est pas pire malédiction que celle qui vise la fertilité et la fécondité de la femme. C'est pourquoi, il est souvent recommandé d'épouser quelqu'un qui a la faveur des parents, car s'opposer à leur volonté peut rendre l'union infertile

ou inféconde. Dans la famille conjugale, les enfants sont aux époux, ce que les racines sont aux arbres; mais pas pour les mêmes raisons selon qu'il s'agit de l'homme ou de la femme, les conséquences ne sont pas les mêmes. D'abord on constate dans les ménages polygyniques, les rôles vont se définir en fonction des enfants d'un lit, les querelles entre co-épouses ont, en partie, leur source dans ce déséquilibre. L'existence ou non des enfants module les dispositions conventionnelles à l'intérieur du ménage: qui n'a pas d'enfants berce un malaise de femme enceinte. Aussi une femme stérile est "maudite". (Surtout que dans nombre de nos sociétés l'homme qui dispose de ses atouts et de sa virilité ne peut être stérile, hormis quelques cas d'incompatibilité avérée). L'enfant consacre le mariage et lui donne tout son sens et sa valeur. Il honore la femme-mère qu'il met debout, comme le montre cette berceuse rundi:

- Tout doux toi qui m'as soustraite à l'exil
- Tout doux cause de la concorde
- Tu rétablis l'unité de la famille
- Tu m'as mise au rang des mères
- Jadis je les redoutais
- J'étais une hyène ou une Lionne
- Qu'on salut par les flèches
- J'étais un arbuste de wâga
- Qui sèche et n'est ramassé par personne
- Jadis, je passais par la petite porte
- La porte qui fait courber le dos
- Maintenant je passe par la grande porte.

(rapportée par Ph. Ntahombaye. In: *Des noms et des hommes, aspects psychologiques et sociologiques du nom au Burundi*. Paris: Karthala, 1983, p. 146-147).

En effet, à l'origine, le village est monoclanique ou monolignager, mais avec le mariage qui y intègre par l'exogamie, des femmes, bien qu'étrangères et pour cela, deviennent le fondement de la pluriclanité que l'on peut observer maintenant. Car dans son village conjugal la femme ne perd pas la qualité et

son statut de membre de son clan ou de son lignage. Elle a des droits inaliénables et imprescriptibles, c'est pourquoi les neveux peuvent se permettre des comportements et revendiquent des privilèges dans le village de l'oncle, bien qu'ils n'appartiennent pas au même groupe clanique ou lignager. Le neveu chez ses oncles entre partout sans retenue, notamment dans les groupes de Droit paternel. Cette prépondérance et les prérogatives des enfants de la sœur, dans ce type de sociétés, contraste avec les principes du Droit par lequel elles sont régies. Elle rappelle étrangement les sociétés de Droit maternel (matrilinéaires).

Si dans le premier type est caractérisé par les femmes qui représentent les étrangers au lignage, dans le second le cas est différent. Dans les groupes régis par le Droit maternel, les enfants sont étrangers au village (territoire) paternel, en termes d'appartenance clanique: ce sont des hommes d'autrui (*anagawingani*).

Ici non seulement l'étranger est constitué par les femmes mais également par les enfants de celles-ci mâles ou femelles.

A terme, la cuisine vient transformer la situation sociale et les rapports qui deviennent de plus en plus contrastés aux plans juridique et politique. En effet, pour résoudre les problèmes de rivalité entre deux ou plusieurs successeurs aux fonctions politiques et d'administration du village, le père encore régnant peut désigner son fils pour lui succéder, c'est à dire un "étranger", au détriment des frères ou des neveux. Mais dans ces conditions le chef de village a des pouvoirs limités qui ne s'étendent pas à la gestion (des territoires) des espaces, c'est à dire qu'il n'a pas de prérogatives au plan foncier. L'autorité devient ainsi bicéphale: un chef politique et un chef de terre.

La case-cuisine pose également les mêmes problèmes et les transforment dans les sociétés patrilinéaires. On explique la généalogie de façon discriminatoire, selon la nature du Droit, on privilégiera la lignée paternelle ou maternelle: c'est à dire l'*esaka* ou *kisini*. Mais, celle-ci va contrebalancer l'enseignement des hommes d'autant plus qu'ils vivent plus longtemps à la cuisine. Il y a une lutte dans ce cadre précis de deux systèmes juridiques. On pourrait conclure à une nature institutionnelle de cet espace, et qui se fonde également sur une autre tout aussi centrale: le mariage. La cuisine et le mariage vont de pair et se conditionnent réciproquement. Le mariage fonde la case-cuisine et lui donne son sens. La case-cuisine fonde et garantit le destin du

mariage. Mais dans cette dialectique case-cuisine/mariage, il y a de nombreux éléments catalyseurs que nous ne décrivons pas ici, mais nous citerons la fertilité et la fécondité du couple ou du foyer.

La progéniture est la condition de la prospérité du mariage et l'essence de la case-cuisine. La fertilité et la fécondité des constituants du couple ou du foyer, se cultivent à la cuisine et par la femme. Dès le jeune âge les enfants des deux sexes sont pris en charge d'abord au sein de la cuisine, notamment, par la grand-mère. Dans les traditions encore prégnantes, les relations avec les grands-parents se définissent par leur nature matrimoniale, c'est à dire qu'il se contracte un mariage entre le grand-père et la petite-fille, d'une part, et d'autre part, entre les petits-fils et la grand-mère. C'est ce mariage fictif qui constitue la première forme de l'information relative à la complémentarité de l'homme et de la femme: une forme d'éducation. C'est donc à partir des cuisines et sur la base de ces relations à plaisanterie que l'éducation des enfants commence et se fonde. Elles symbolisent la fécondité. Il faut faire prendre conscience à l'enfant de la mission qui sera la sienne une fois devenu grand. Cette mission qui se résume en un impératif la reproduction de l'espèce - *A payi bwe adungu goré*. Pour ce faire, il faut préserver les acquis essentiels: les organes reproducteurs et garantir les conditions d'une sexualité épanouie. Bref, c'est donc à partir de la cuisine que ces principes sont mis en œuvre. C'est une œuvre en grande partie féminine par le biais de la grand-mère. Les informations vont être progressivement matérialisées, confirmées et complétées par des rites et des initiations. Pour les filles le problème reste dans le cadre féminin circonscrit par la case-cuisine; mais pour garantir au jeune homme, les conditions d'un épanouissement sexuel et fécond, le détour par la cuisine est indispensable. Il est à double grille – une directe et une autre médiatisée.

La première s'exprime chez les Bandjabi; elle part de la circoncision. Si elle constitue un rite masculin, pour son accomplissement, l'intervention de la femme est nécessaire; deux femmes sont sollicitées.

La sœur du candidat lui garantit la réussite de l'épreuve; à ce titre elle reçoit une marque distinctive, à la fin de l'opération. A la grand-mère est confiée le prépuce qu'elle a le devoir de garder dans sa case-cuisine. Le moment venu, elle le ressortira aux fins de confectionner des médicaments dont le but est d'assurer, d'une part la fertilité et la fécondité, et d'autre part le (succès) et la chance auprès des femmes et des beaux-parents, de l'homme qu'il est devenu,

et qui devra se marier et faire des enfants. Le rôle de la grand-mère connote une vision essentielle et prospective des responsabilités que chaque membre du lignage doit assumer. L'objectif visé est d'épargner le lignage d'instinction; symboliquement c'est la grand-mère qui garantit les conditions de la continuité de la lignée. Nous sommes en Droit maternel.

La deuxième s'exprime par substitution. C'est, l'exemple, que nous tirons des Bakota, et qui est toujours lié aux rites du processus de la circoncision. C'est la figure du frère de la mère (l'oncle) qui est mise en avant; sauf dans de rares cas, c'est toujours lui qui présente son neveu à la circoncision au détriment du père et en dépit de la virilocalité. Il est le gardien et celui qui soigne le circoncis. Il partage ce rôle avec la grand-mère chez les peuples de Droit maternel et c'est sous son œil vigilant que toutes les opérations se déroulent pour lui garantir une expression sexuelle normale et épanouie. La présence et le rôle de l'oncle sont une forme de l'expression symbolique de l'opposition case-cuisine (mère) *esaka* (père, homme). C'est de la case-cuisine qu'est sorti l'amour, autrement dit, la vie.

C'est donc par la cuisine que la diversification de la population du village s'opère de clanique, il devient interclanique voire pluriethnique. "La femme est la case-cuisine et réciproquement". Le village est constitué par les maisons et celles-ci sont définies et valorisées par la femme; D'où le diction *Nzebi* "Une maison sans femme est comme une femme stérile". Ce peuple dit également que "lorsque le village est court, il faut le rallonger avec les beaux-parents", autrement dit, par la femme et le mariage. Le symbole du mariage ici est le feu, le foyer, c'est pourquoi lorsqu'on va se marier on dit on est en quête d'un feu, et quand on va demander la main d'une femme, on dit je suis venu chercher un feu et le divorce est exprimer par: le feu s'est éteint, notamment chez les *Ngwemiene*. Ce feu symbolise la continuité de la vie par des naissances. Il doit toujours briller. C'est ce qui explique en partie le sororat en vigueur dans les systèmes juridiques de nombreux groupes et civilisations.

Le feu, *Inu* est la matérialisation de la chaîne de la fécondité qui doit assurer la prospérité et le développement des structures de parenté et des villages. La case-cuisine est le refuge le plus sûr pour l'enfant lorsqu'il est malmené ou chassé du territoire du patriclan. Les Fang expriment ce rôle par l'expression suivante: "Si tu n'es pas bien accueilli dans ton propre village, il est mieux d'aller habiter au village de ta mère".

Les *Bakwelé* disent que “quand l’enfant est chassé du corps de garde, il se réfugie dans la cuisine”. Et dans les dissensions et autres contradictions qui naissent des rapports entre les enfants et les hommes (père) l’oncle est le rempart le plus sûr, quel que soit le régime juridique auquel on est soumis. D’où l’expression que les *Ngwemiene* emploient souvent *iwene nyobota are biko nimpara*: on ne refuse pas le sein de sa mère parce qu’il a de la gale et d’ajouter *onwana ezenimbe go ngie*: l’enfant n’a pas de torts chez sa mère.

La case-cuisine est le lieu de reproduction et de la conservation de la vie, le point de ralliement en dernière instance. Cette idée les *Ngwemiene* l’expriment par *ilongo nyinkondo* (nid des carpes). La carpe peut se promener, vagabonder, elle revient toujours dans le foyer (*ilongo*). Et l’enfant qui évite la cuisine pour échapper à un châtement y revient toujours: d’où le dicton *mboni nkala are polinomango*: on ne court pas après le cabri du village. Le petit foyer, c’est-à-dire la faim le ramène toujours dans la case-cuisine.

La cuisine se présente donc comme un espace-refuge, un nid où s’opère la reproduction condition nécessaire du développement du lignage, source de parenté et de vie. C’est pour les enfants, le symbole du matriclan. Dans un contexte patrilinéaire, elle symbolise les oncles qui sont le contrepoids du pouvoir du patriclan. Elle assure la présence de la famille de la femme dans le territoire des époux. La cuisine par son symbolisme garantit la présence et la renommée du groupe pourvoyeur de femmes dans un village à l’origine monoparental, monolignager. Par sa fonction de mère et de productrice, d’agent économique, la femme de son espace de prédilection, est incontournable. C’est ici que tout est initié; d’où le dicton *azeva m’ogwirina mi bomwa gogombo nkala*, les jeux commencent par derrière et arrivent à la cour centrale. Ils deviennent publics.

La case-cuisine est la première maison dans la brousse, c’est le premier abri. Elle rassemble tout le monde. On dit que l’amour est sorti de la cuisine, car elle a longtemps constitué la première et seule habitation. Elle est une priorité qui conditionne la prise d’une femme. Elle peut résider dans sa cuisine où se déroule toute la vie. La mariage était souvent subordonné à l’édification d’une case-cuisine, dans certains groupes ethniques.

La case-cuisine pose également les problèmes relatifs au droit des biens. Nous prendrons deux exemples sans les développer la gestion du patrimoine halieutique et le patrimoine successoral de l’épouse.

Nous évoquons le système de l'*akop* chez les Fang (patrilinéaires); l'épouse acquiert des droits d'usufruit, de gestion et d'exploitation des plans d'eau et des portions de rivière, qui sont sur le territoire clanique de son époux. Lorsque ses enfants se marient, la belle-mère qui ne pêche plus, cède ses droits à sa (ses) bru(s), dont elle ne garde que le privilège moral de la répartition des produits halieutiques, c'est l'*akop*. Par le biais des conventions et des règles de prise de femme, les droits vont être cédés à plusieurs lignages, sans qu'il soit nécessaire de recourir à une délibération des instances qui ont la charge de gestion du domaine foncier. On l'a vu la case-cuisine est en fait la femme qui par sa progéniture transforme les rapports sociaux jusqu'aux principes recteurs de nature juridique.

Lors du décès de l'épouse, après les funérailles ses oncles (sa famille) restent, après le départ de tous faire l'inventaire de ses objets, et de son patrimoine qui est réuni à la cuisine. Tandis que celui de l'homme est exposé à la cour centrale.

Au cours de cet inventaire les oncles énumèrent et notent un à un les outils, les ustensiles jusqu'au patrimoine immobilier c'est-à-dire les plantations (champs) et au feu (foyer). Tout ce qui s'y trouve est propriété de la femme. On les y laisse jusqu'au retrait de deuil et sous la garde de quelqu'un. Il est désigné sous le vocable *igumba n'yonwanto* ou *egara* et *ezemawu*. C'est le premier acte de la procédure de l'application du sororat. La case-cuisine symbolise la présence du lignage qui a donné l'épouse, aussi sa présence doit être toujours entretenue, le feu qu'on allume le premier jour quand la femme entre en possession de sa cuisine est le signe de la prospérité de l'alliance le feu c'est la flamme, c'est-à-dire, la vie. Aussi, à défaut d'une épouse de substitution, les oncles peuvent exiger qu'une des filles issues de l'union, reste au foyer pour entretenir le feu du lignage. Cette exigence s'impose à l'un des fils qui devra se marier, et dont l'épouse occupera la cuisine et la place laissée vacante par la mère décédée. Cette condition posée par la belle-famille, parfois subordonne le retrait de deuil.

Le problème du feu, foyer de leur fille se trouve ainsi posé, car il ne doit pas s'éteindre en laissant la cuisine fermée. La femme qui meurt si on ferme sa case-cuisine cela signifie que son feu est éteint: c'est le malheur, la tristesse. C'est pourquoi les parents survivants entretiennent le feu dans les cases-cuisines des frères disparus. "J'y vais de temps en temps pour allumer le feu et y manger.

C'est une façon de leur donner à manger. Si la cuisine reste longtemps fermée après le décès de sa propriétaire, cela porte malheur. Les morts de la famille se baladent entre la case-cuisine et le fumier”.

Le feu qui s'éteint c'est le lignage qui disparaît. Le lignage est le groupe de personnes qui ressortent d'un foyer (Inu), d'une cuisine, d'une femme. C'est ici qu'on voit le rôle et l'importance de la femme dans nos sociétés. C'est ce qui confère la prépondérance du matriclan de la mère lors des grands moments, des grandes étapes de la vie sociale. Même les groupes de Droit paternel n'y échappent pas.

Les Institutions comme *Mpungu*, *Ivendiyanbe*, *Akong Meki* et le rôle des oncles maternels lors de la circoncision chez les *Bakota* viennent confirmer l'importance de la cuisine, partant de la femme au détriment de l'homme et l'existence des conflits de systèmes juridiques.

ESPACE CONFLICTUEL

Les histoires de la cuisine ou de l'arrière, même les querelles apparemment innocentes des enfants, peuvent avoir des conséquences incalculables sur le reste du village. Des mariages se font et se défont à partir des cuisines. Les belles-sœurs qui ne s'entendent pas, la belle-mère qui n'aime pas sa bru, c'est dans la cuisine que ces différends éclatent, et se manifestent ou à l'état latent.

Les relations dans la case-cuisine, et entre les femmes sont fort complexes. Ces rapports se définissent à plusieurs niveaux et procèdent des personnes qui y vivent et de leur statut. parmi ces personnes, les plus importantes par leur influence, sont: la belle-mère, les belles-sœurs, lorsque elles ont en commun cet espace, et enfin les co-épouses dans le cas d'un ménage polygénique. La hiérarchisation des femmes qui y prévaut, infère des règles de préséance entre les occupants qui ne sont pas vécues avec bon cœur.

Ce rôle et cette importance de la femme ne sont pas exempts de contradictions: les querelles les empoisonnements et les rivalités qui s'exprime par le dicton *mbwa gaka ewumbu tswana y'ibonana*: chien touche la bûche, la marmite se renverse. C'est la dextérité du mari à régler les conflits qui y naissent qu'on juge les qualités du maître de céans et du bon père de famille. Lorsque les *Ngwemiéné* disent que *Djomba Ikenge*, le mariage est un art. Ils expriment

ainsi l'esprit de responsabilité et l'art de conduire un foyer. Car si *Djomba* est *mbuwé* (clan), il est aussi *Kambaganba*, c'est à dire palabre, car Ngwe Azile, la progéniture est aussi synonyme de conflits.

La situation se caractérise par la prépondérance d'un système polygamique qui impose une cohabitation des personnes qui sont en rivalité, et engendre un système de grandes familles patriarcales où tous les membres vivent ensemble, les belles-sœurs et les épouses et leurs enfants, qui issus de deux lits, et les défaillances de l'époux polygame sont sources de conflits. A ces éléments, il faut ajouter le mode particulier à nos sociétés, des règlements des conflits, c'est à dire les moyens mystiques que l'on peut résumer par la sorcellerie. En effet, dans toute société les accusations et les agressions sorcières constituent un moyen essentiel de résoudre les problèmes du comment vivre ensemble. Les rapports sociaux prennent une nature complexe et contradictoire qui ne concoure pas toujours à l'harmonie. Les clans et les lignages en présence dans le village et concentrés dans cet espace restreint mais dense, la case-cuisine, n'expriment pas toujours des intérêts convergents. Si à l'origine chaque village était monoclanique, la case-cuisine elle est multiclanique, cette qualité découle de l'institution matrimoniale et se concrétise dans la case-cuisine, qui est elle-même une institution qui valide le mariage et lui donne sa base.

Un autre élément qui pourrait passer inaperçu est constitué par la présence dans cet univers déjà complexe, des femmes-époux. En effet dans nos traditions il n'est pas si rare de rencontrer des unions matrimoniales entre femmes. Les règles et conventions légalisent les contrats matrimoniaux des femmes dont l'une s'acquitte des compensations matrimoniales pour l'une comme épouse et pour l'autre comme époux. En sa qualité d'époux, elle va exercer les prérogatives sociales et juridiques, introduisant ainsi dans l'espace cuisine, une autre dimension dans les relations qui y prévalent. Dans ce contexte et sur le plan du Droit, nous sommes en face d'une femme qui a un double statut juridique: elle est épouse et époux. Cette femme époux pour qui un homme a érigé une case-cuisine, est un mari qui n'en construit pas, mais qui impose la présence de sa femme dans cet univers social, où parfois, elle n'est pas la cheftaine. C'est un homme qui vit en permanence dans la cuisine avec les femmes, et parmi lesquelles il y a son ou ses épouses. Autrement dit, la femme époux par le statut juridique et par les effets du mariage est un homme qui vit dans la cuisine. De ce qui précède on peut inférer que la notion d'homme ne renvoie plus seulement à

une simple réalité androcentrique, matérialisée et définie par des attributs sexuels, mais se réfère à des éléments subjectifs d'ordre culturel: le juridique définit le sexe.

ESPACE JUDICIAIRE

Le règlement des conflits se fait à plusieurs niveaux. Au premier c'est la mère et ses enfants, ou la belle-mère, la première épouse quand elles ne sont pas directement impliquées (juge et parties), elles vont tenter de régler les différends qui surgissent dans cet univers de femmes.

Dans les conflits qui naissent dans le foyer et dans le voisinage immédiat, lorsqu'ils n'ont pas atteint une importance qui rend nécessaire l'intervention du chef du village, c'est ici qu'ils sont réglés. Lorsque l'on voudrait minimiser les conséquences qui naîtraient d'un conflit, et qu'on voudrait étouffer dans l'œuf, les heurts dus à la cohabitation doivent être résolus dans un cadre intime. Lorsque l'affaire est de nature à remettre en cause l'honneur de la famille des personnes éminentes du village ou de l'entourage, on fera plusieurs tentatives pour régler ici ce problème, parfois on va recourir aux accusations de sorcellerie pour dissuader les parties en conflit. C'est la case cuisine qui offre ces conditions de discrétion.

La qualité de chef fait de la belle-mère ou de la première épouse la première autorité à qui on se réfère lorsqu'il y a conflits ou dissensions entre les enfants et/ou les épouses qui vivent avec elle dans l'enceinte de la même case-cuisine. Lorsqu'elle ne réussit pas à mettre d'accord les parties en conflits; ou que le problème ne trouve pas la solution qui satisfasse les unes et les autres et que les malentendus et querelles persistent ou si elle même est impliquée, elle est suppléée par le mari qui vient rejoindre les femmes à la case- cuisine pour écouter les plaignantes et régler le problème une bonne fois pour toutes.

Dans les grandes familles patriarcales, le beau-père est l'autorité qui en dernier ressort, arbitre et règle les différends familiaux. S'ils opposent deux cuisines, la même procédure sera adoptée par les différents responsables; s'il n'est pas résolu à ces différentes instances, il devient public. Alors c'est le corps de garde qui devient compétent dans ce cas et toutes les autorités de première, deuxième instance se dessaisissent de l'affaire pour une hiérarchiquement plus

élevée. On peut donc dire que si la cuisine est un espace judiciaire elle n'a qu'une compétence strictement intrafamiliale, elle est supplantée; par un autre espace à compétence plus étendue dont l'autorité n'est plus constituée par les seuls membres de la famille, la juridiction devient extra familiale On ne recourt à un espace judiciaire partant à une juridiction d'un niveau plus élevée que si toutes les voies ont été épuisées.

De ces différents niveaux procède un système qui hiérarchise des instances "judiciaires" devant lesquelles on peut porter les problèmes. Comme nous pouvons le constater, les conflits qui naissent à la cuisine ne trouvent pas toujours un règlement dans cet espace judiciaire. Si alors on recourt à un espace judiciaire. C'est aussi une manière d'apprendre la vie en groupe, en société pour les plus jeunes et aux adultes la tolérance et la patience. Aussi, dans ce type de procédures dans le règlement des conflits qui naissent de l'usage d'un même espace vital, ce qui est visé, ce n'est pas tant la condamnation péremptoire que l'aspect éducatif qui sert à donner aux uns et aux autres la possibilité d'une prise de conscience de la nécessaire interdépendance et de la complémentarité; cultiver l'esprit de famille. Cette préoccupation fait de la case cuisine, bien qu'univers complexe, un espace éducationnel.

La juridiction est intra-villageoise et c'est le corps de garde qui l'espace juridictionnel indiqué; il perd cette compétence dans les affaires intervillageoises et inter lignagères le corps de garde du village devient non éligible et les procès se déroulent dans un espace neutre.

LA CASE-CUISINE ET LE MONDE INVISIBLE

Les rites

L'entrée en fonction de la case-cuisine et la prise de possession de cet espace-outil par la femme est un processus. En effet la livraison définitive de l'espace est l'occasion d'une grande fête. Son organisation comporte plusieurs rites dont le rite du feu, du foyer. Le premier feu que la propriétaire allumait dans la cuisine nouvellement construite, était un acte important qui déterminait la vie future dans la cuisine et les rapports entre les usagers. La fête exigeait une quête préalable de nourriture, de viande et de poisson: la première nourriture. Elle était préparée par la *obota* et consommée rituellement. Elle

avait pour but d'attirer l'abondance par l'abondance. Les paroles et des chansons incantatoires et par leur solennité consacraient l'espace; l'invocation des ancêtres les prières et les offrandes devaient l'épargner de tout acte négatif, des querelles, des maladies et de la famine. C'est le lieu de l'abondance, par excellence.

La cuisine est un espace important et conflictuel, aussi les risques d'empoisonnement sont énormes, les rites et tous les gestes de nature rituel visent à conjurer et à prévenir les mauvais sorts et tous les maléfices dû aux pratiques sorcières. C'est la raison pour laquelle, le foyer édifié pour la première fois était <<préparé>>. Autrement dit, le chef de la cuisine confectionnait des médicaments qu'on enterrait sous le foyer et au-dessus desquels on allumait le feu. Ces produits à caractère préventif avaient le pouvoir d'anéantir le contre pouvoir des pratiques de sorcellerie opérées par le biais des empoisonnements de tous genres et de toute nature et quelle qu'en soit la provenance. La femme pouvait faire appel à une tierce personne pour cette opération, si elle n'a pas le savoir-faire et/ou les connaissances que requièrent ce rite de consécration.

D'autres pratiques mystiques ont pour finalité la protection générale de l'espace et de tous ceux qui y habiteraient. D'autres enfin, visaient à attirer les gens dans sa cuisine, car le degré de fréquentation de la cuisine traduit l'abondance, la générosité et l'esprit de convivialité de sa propriétaire. C'est le signe d'une bonne santé sociale, économique et morale du ménage. Mais le rapport au monde invisible n'est pas défini par les seuls rites de consécration. La case-cuisine remplit d'autres fonctions qui relèvent du monde du mystère. Les initiés à certains y sont couvés (*mbumba y'iyano*). Nous évoquions le sifflement de nuit; en effet les personnes pourvues de *inyemba*, se réunissent pendant cette période pour comploter et perpétrer les agressions sorcières. La cuisine sert d'espace de rencontre à ces assemblées. En dehors de ces cas la relation au monde invisible s'établit par l'intermédiaire des morts et des ancêtres qui sont réputés fréquenter la case-cuisine aux fins de se réchauffer et de manger. Ils y viennent la nuit organiser leurs activités. C'est pourquoi de nombreuses prescriptions et recommandations imposent des attitudes et les situations précises, notamment, l'état de propreté et d'ordre dans lequel la cuisine doit être laissée la nuit au moment où les gens vont se coucher. En effet les principes qui régissent la case-cuisine prennent en compte ses dispositions pour ne pas chasser ou mettre en colère les parents prédécédés. Une réserve d'eau, de bois et de nourriture doit être gardée. Le caractère vital de la cuisine est parfois

incompatible avec toutes ces pratiques; aussi les dispositions profanes sont complétées par des prescriptions de nature ésotérique dont le respect est absolu et toute transgression est mystiquement sanctionnée. Les interdits frappent les personnes, les animaux et autres pratiques qui ne doivent pas avoir cours dans la cuisine. Tous ces principes concourent à garantir la sécurité des occupants en créant les conditions d'harmonie.

SYMBOLIQUE ET INTERDITS

Dans la plupart des cultures la femme s'occupe de l'agriculture, c'est elle qui produit et nourrit la maisonnée. Elle est même à l'origine de l'Agriculture. C'est ce que symbolise le jardin que toutes les femmes entretiennent derrière la cuisine, et qui intègre le fumier. C'est ce qui fait de la femme la maîtresse de la maison au sens économique du terme. À elle incombe la responsabilité de nourrir la famille; de ce fait, elle dispose de tous les aliments et personne ne peut y toucher sans son consentement. À travers ses produits et par l'intermédiaire de la case-cuisine la femme est l'agent économique dont l'emprise est très sensible. Ce rôle économique de premier ordre est sur le plan symbolique matérialisé par les rites de fécondité qui assimile la femme à la terre dont l'un des symboles est le jardin de cuisine (*ombola*) qu'elle nourrit et qui reflète la situation qui prévaut dans la case-cuisine et où elle puise quotidiennement les condiments et autres légumes qui lui permettent de confectionner les repas.

La case-cuisine a pour fonction essentielle de cuire, c'est à dire de transformer tout ce qui est naturel, sauvage en produit de civilisation de l'animal où passe l'homme, par la quête alimentaire et la cuisson des produits pour les rendre éligibles à la nutrition humaine. La cuisine par le feu qu'elle entretient crée la civilisation, la culture. Tout ce qui est cru étant impropre à la consommation humaine.

ESPACE DE SOINS

Les malades sont internés dans la cuisine et y sont soignées, reçoivent les visites. Ceci pour éviter que trop de monde ne rentre dans la chambre à

coucher du couple, espace intime et réservé. La cuisine contient des ingrédients nécessaires à la composition des remèdes et autres médicaments. à l'exemple de la suie et de la patine qui recouvre les poutres, les claies et les fumoirs que l'on gratte et qu'on applique sur les plaies et blessures. A ce titre, la cuisine devient un espace de soins. Ce qui définit une autre relation au corps, après l'amour qui a été pratiqué à l'origine dans cet espace. La femme accouche dans la case-cuisine. Elle y est couvée et reçoit les soins que son état nécessite.

C'est pourquoi le nouveau-né est soigné immédiatement par un bain chaud; tous les nouveaux-nés ne prennent pas de bain d'eau froide. Ils sont crus (*legelege*) bourgeons la fonction des ablutions d'eau chaude, est

les durcir en prolongeant les conditions de maturation qui étaient les siennes dans le sein de la parturiente. Surtout lorsque le nombril n'est pas encore cicatrisé. Il est vulnérable. Il en va du bébé comme de sa mère. Il est une expression courant qui qualifie l'accouchée ou *ndwakowo*, c'est le terme *mbezo*, c'est à dire, crue. Cet état est accentué par les termes *okongo zange* – la colonne vertébrale (dos) est ouverte, dû au processus de la délivrance. Cette situation dans laquelle se trouve la parturiente dure plusieurs mois, au cours desquels elle doit suivre un traitement dont l'essentiel consiste en ablutions d'eau chaude, lavements, parfois pimentés.

L'eau chaude joue un rôle curatif et prophylactique. Une femme qui vient d'accoucher et qui ne s'astreint pas à cette discipline risque de "pourrir". car cette période se caractérise par son état de *mbezo*, autrement dit, crue. La période de l'eau chaude, comme on dit couramment, est un processus de cuisson de la femme, (de l'accouchée), et au cours de laquelle elle est soustraite à toute activité et l'abstinence sexuelle absolue. Pendant cette période, il est interdit de faire l'amour dans la cuisine tant que la mère et le bébé ne sont pas hors de danger du fait de cette fragilité qui les caractérise. Par l'eau chaude et tous les soins qui l'accompagnent, on vise à recréer son état normal: à la cuire.

Au fur et à mesure que le traitement avance d'autres expressions qualifiantes vont être usitées qui marquent l'évolution de la "cuisson". On dira donc par exemple, *ndwakowo y'abondi*: une pré-cuisson et on arrive à *ndwakowo yafeni*, autrement dit, c'est cuit qui se termine par *ndwakowo y'adjoli*, c'est à dire que *idjola* c'est l'état de quelque chose qui est arrivée à maturité, qui est dur. A ce stade, les soins sont terminés et la femme a repris sa forme. L'expression *ndwakowo y'adjoli* définit aussi le stade auquel se trouve l'enfant qui a pris de

la consistance. Elle est désormais redevenue apte à reprendre toutes ses activités et le mari peut la rejoindre dans son lit. Les risques que court l'enfant sont minimes.

Autrement dit, la cuisine est l'espace qui rend apte et qui empêche de "pourrir". Car ce qui est cru *mbezo* – et qui n'est pas transformé et conservé par le feu de la cuisine dépérit et devient impropre à la consommation humaine: il devient inutile, il est perdu.

La case-cuisine est l'espace de transformation, du passage de la nature à la culture, de l'animal à l'humain, médiatisé par le feu. Elle réalise une cuisson à la fois concrète et symbolique. A ce double titre elle est le fondement de la culture. La femme accouche dans la case-cuisine. Les malades sont soignés et gardés dans la case-cuisine. Ce rôle d'espace de soins de la case-cuisine en fait un espace de vie aussi tout élément ou tout acte qui symbolise la mort n'y a pas accès. C'est pour cette raison que la cuisine avait une case annexe à proximité du fumier dans laquelle les femmes vivaient pendant la période des menstrues. Ce moment étant réputé impropre à dispenser les éléments de vie, notamment l'indisponibilité dans laquelle il met la femme, à répondre aux exigences sexuelles de l'amour comme source de vie.

Toute matière qui est frappée d'interdit ne rentre pas dans la cuisine. Les produits de la malédiction sont cuits à l'extérieur ou dans l'*esaka*, c'est à dire dans l'espace-cuisine se situent aussi au niveau symbolique et par la nature des produits et des espaces. C'est pourquoi tous les gibiers qui nuisent peu ou prou à l'univers féminin, n'y entrent pas et tout ce qui peut être considéré comme susceptible d'hypothéquer la vie en compromettant la fertilité et la fécondité.

Dans ce registre tous les animaux sacrificiels, et tous les produits qu'on donne pour réparer un dommage de nature ésotérique, en réparation d'une transgression dans les manifestations des institutions initiatiques ou même en réparation d'une offense contre un vieux.

Ces animaux et tout ce qui constituent une nourriture pré initiatique sont bouillis rôtis ou grillés à l'extérieur de la maison et de la case-cuisine parfois au corps de garde et relèvent de la seule compétence des hommes. Il appert que la différence entre les espaces – corps de garde et case-cuisine – traduit une opposition fondamentale qui se manifeste au plan de la symbolique.

Ainsi la cuisine féminine et masculine se réfèrent, d'une part, au lieu de sa pratique, et d'autre part, à l'origine végétale ou animale des aliments. Les plats sacrificiels, exclusivement carnés, des hommes sont confectionnés collectivement et toujours sur un lieu public extérieur, ils ont un caractère sacré; tandis que la cuisine profane féminine, végétarienne ou mixte est toujours domestique et intérieur. Dans ce registre on peut également tirer la conclusion selon laquelle les techniques culinaires masculines et féminines se définissent par le caractère simple et complexe. Sur ce plan les hommes grillent leur viande, la rôtissent ou la font bouillir sommairement. Ils se conduisent comme les fauves qui tuent leur nourriture fraîche ou la brûlent; c'est une cuisine sélective et sauvage. Les femmes s'orientent vers les plantes de type nécrophage qui consomment les aliments élaborés d'origine végétale ou animale, c'est pourquoi pour la confection d'un seul plat, elles utilisent toutes sortes de techniques raffinées variées et de nombreux ingrédients. Elles transforment les produits finis en matière vivante. Les femmes ont la prédilection pour la cuisson par ébullition qui, sur le plan symbolique est associée, à la fois à la putréfaction et à la résurrection. La pratique féminine de l'art culinaire a toujours nécessité un récipient, en référence à l'intérieur du corps féminin dans lequel s'opère le processus de la gestation. Les multiples précautions et les prescriptions prohibitives qui frappent la femme enceinte s'expliquent par la nécessité de gérer au mieux la fécondité. C'est la raison pour laquelle, il lui est interdit d'ouvrir les ventres des gibiers et des gros poissons qui pourraient se retrouver en période de gestation. ce qui compromettrait sa propre fécondité par la quasi impossibilité de gérer sa gestation à elle. Aussi le chien, le chat, le gorille, le chimpanzé, la panthère et la tortue n'ont pas accès à la case-cuisine et sont interdits à la femme. Ces animaux, comme la tête du lamantin sont cuisinés dehors et par les seuls hommes qui en sont les consommateurs.

CONCLUSION

L'univers de la case-cuisine n'a été que partiellement explorée. Une étude plus approfondie révélerait l'importance capitale de cet espace du point de vue des rapports sociaux, des rapports avec l'environnement et en référence aux croyances et à la vision du monde. En somme la case-cuisine est le reflet d'une civilisation. Lieu de l'expression de la parenté elle occupe une place centrale

dans le village, lui-même organisé autour des rapports de parenté. Cette substance se perd lorsque l'on émigre du village à la ville. La ville qui se présente comme un espace détribalisé, autrement dit, libéré les hommes et femmes des pesanteurs du village n'offre pas les mêmes conditions structurelles et les mêmes équilibres. C'est pourquoi les populations vont recherché à reconstituer l'univers villageois dans les périphéries des villes. Mais celui-ci n'est pas propice à l'épanouissement de tous les migrants. Les femmes notamment, sont exclues de ces réseaux. Par exemple dans les centres urbains comme Libreville et Port-Gentil, les hommes ont réussi à créer des corps de gardes artificiels: ce sont tous les points de vente et de consommation des boissons du cru – musungu, itutu (vin de palme) –. C'est ce qu'ils appellent "meetings" à Port-Gentil, ou "réunion des parents d'élèves" à Libreville. Mais de ces espaces, la femme est exclue aussi l'absence de la grande case-cuisine et ses dépendances ne lui permet pas de recréer l'univers social villageois ou son expression était libre.

Au niveau familial le village offre à la famille la possibilité d'une expression et d'une manifestation plus larges; alors qu'en ville, elle se réduit au groupe mono parental et où chaque couple fait face seul à ce problème. Le nouveau mode de "meetings" auquel le mari ou le concubin s'astreint, contraint l'épouse esseulée à affronter les affres d'un quotidien souvent difficile, et, auquel l'homme se soustrait en demeurant hors de chez-lui longtemps après le travail. Il veut être avec les autres. Ainsi c'est à la femme qu'incombe l'éducation de enfants qui au village et dans la case-cuisine était une affaire communautaire. Toutes les femmes d'une cuisine s'occupaient ensemble des enfants qui, de ce fait, avec plusieurs mères, depuis la grand-mère, la mère en passant par les sœurs du père ou de la mère à la coépouse qui malgré les conflits éventuels avaient l'obligation et le devoir de servir le repas à tous. Face aux enfants sortis de la case-cuisine, tous les adultes étaient tuteurs et éducateurs.

La structure familiale villageoise intégrait les nombreux paramètres qui conféraient nombres de situations constituant de avantages pour la vie du couple. La ville contraint le couple à un face à face permanent; à l'opposé même le polygame ne vivait pas en face de ses épouses qui intégraient le groupe de femmes à la cuisine; tandis qu'il se mouvait dans le corps de garde au milieu de ces pairs. L'espace villageois par son étendue et sa multiplicité est un espace de liberté par la mise à distance qui permettait souvent de prendre du recul par rapport aux humeurs et aux querelles. De façon contraignante l'espace qu'offre

la ville à ce même couple est réduit, il est unique et unisexe en uniformisant le mode d'occupation. Avec la disparition de la case-cuisine, c'est une partie d'une civilisation spécifique qui se perd.

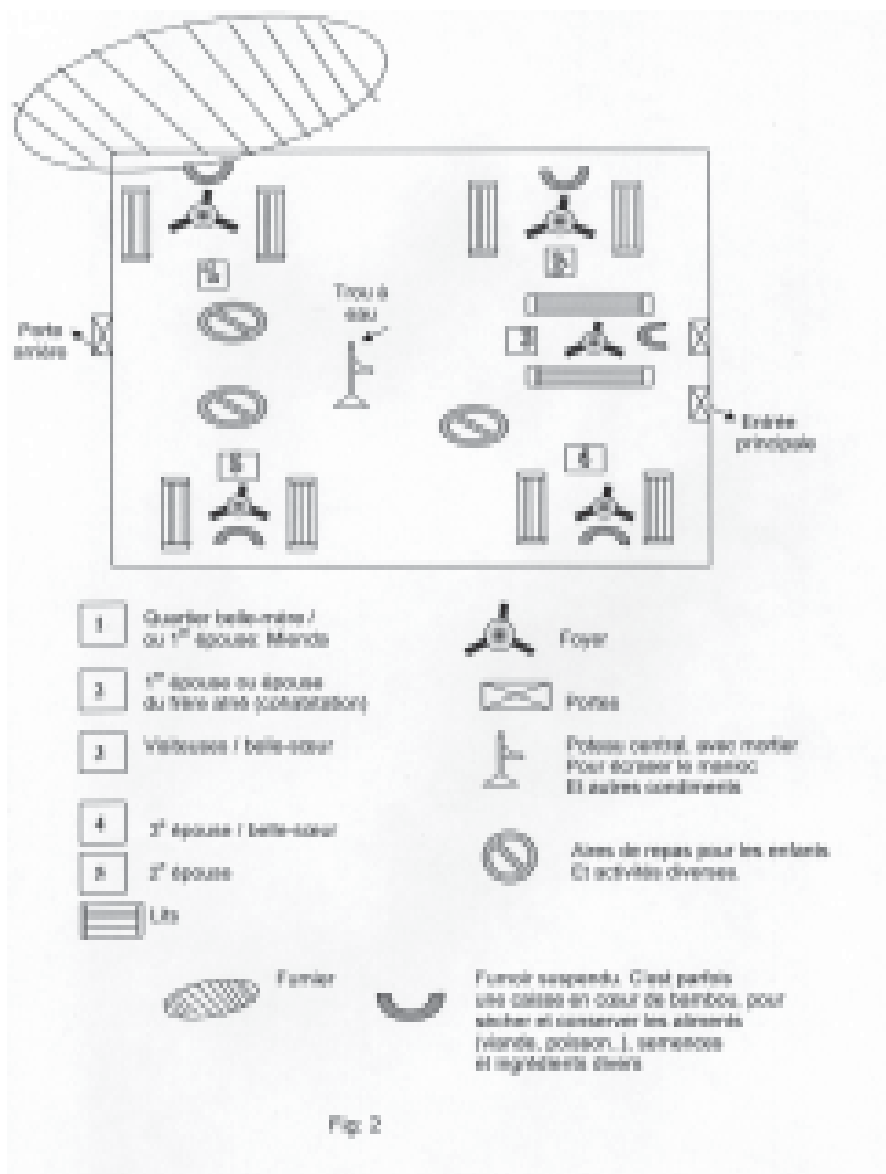


Fig. 2

A la suite du décès de la première épouse ou de la belle-mère, la femme du frère aîné se transporte dans le quartier 1, laissé vacant et devient la cheftaine; ainsi de suite.

La belle-sœur fut-elle l'aînée, ne peut pas prendre la place de sa mère dans la cuisine de son (ses) / frère(s) mariés.

Les emplacements sont hiérarchisés chronologiquement par ordre d'arrivée; la plus ancienne des est logée le plus près du fumier.

Cette même règle préside au partage des espaces de cultures et après le défrichage: la première épouse reçoit la partie avant par rapport à l'entrée de l'espace à diviser.

Ménage polygamique et prolifique; cette case traduit une aisance. Dans les compartiments les femmes rangent les ustensiles. C'est aussi le coin pour une cuisine à gaz pour certaines.

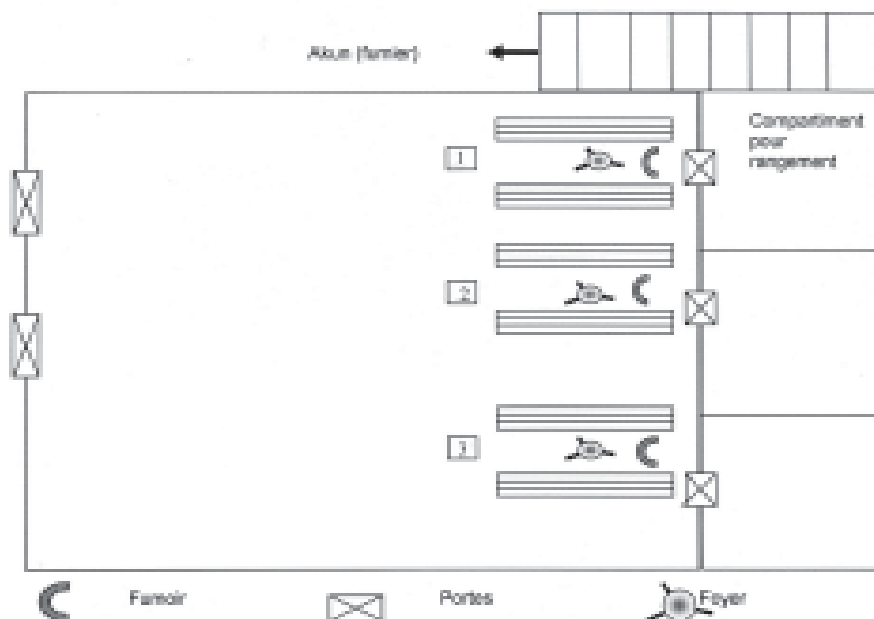


Fig. 3

Cette case fait face à la maison principale. Elle tourne le dos à la cour centrale. Cette disposition est due à la partition du village en quartiers avec une route principale qui le divise en deux parties. Elle n'obéit pas à l'urbanisation habituelle. Cette situation particulière est une conséquence du regroupement des villages.

On remarque l'absence de porte à l'arrière. Certaines ont des cloisons à mi-hauteur, mais ce modèle traduit une situation transitoire, ou dans les villages secondaires qui sont considérées plus comme des campements de pêcheurs artisanaux.

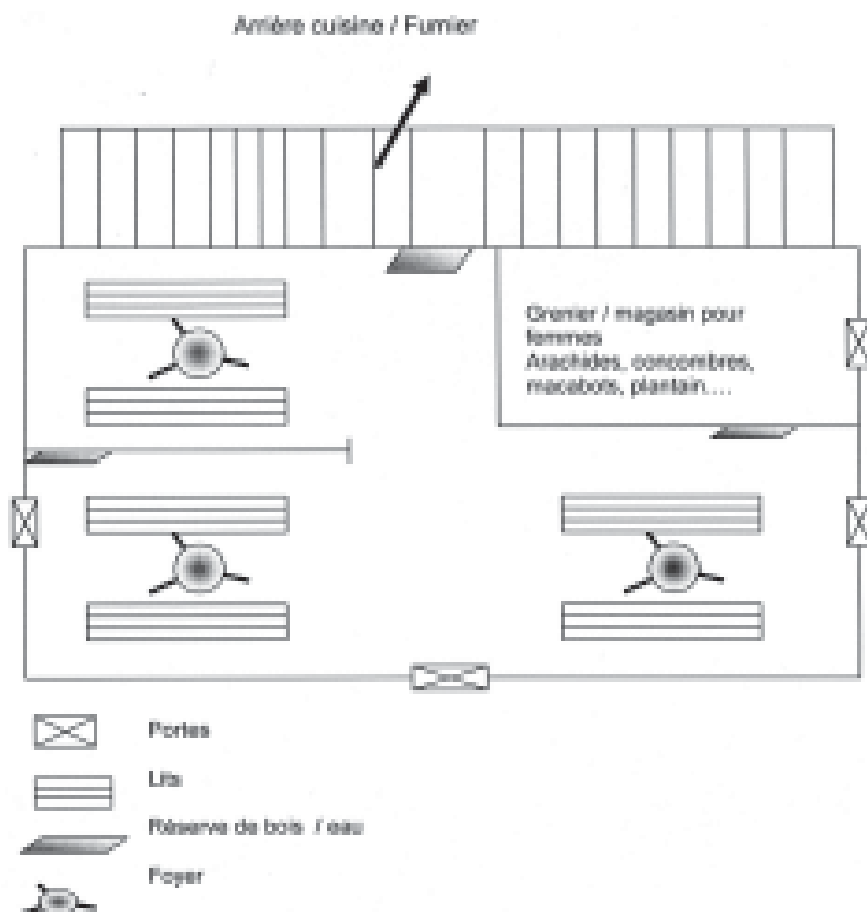


Fig. 4

Resumo: Na maioria das aldeias gabonenses, a casa-cozinha não está incorporada à casa principal, dita de habitação ou dormitório; é separada por um espaço, *igala nyogwirina*. Às vezes está no mesmo alinhamento que a casa grande; freqüentemente é situada imediatamente atrás. A casa-cozinha é um espaço feminino, íntimo e de natureza privada. Apesar deste caráter, e em relação com o papel fundamental da mulher, ela se torna um espaço social, cultural e econômico. A casa-cozinha é espaço vital. No plano cultural e intelectual, a cozinha inspirou os provérbios que traduzem algumas atitudes compatíveis ou não com a vida de casada tanto no nível privado quanto no social em geral. Os princípios que governam a vida da mulher na casa-cozinha são numerosos e variados. Vai das recomendações simples às prescrições de caráter sagrado. Regras de comportamento e princípios morais e místicos são características que conferem à casa-cozinha uma natureza complexa. Ela é um espaço social, cultural e ideológico; e é também, entre outros, um espaço de direito.

Palavras-chave: casa-cozinha, espaço vital, zona rural, Gabão.